

**NOUVELLES FANTASTIQUES**  
**Hors-Série N°2**

# SOMMAIRE

<u>Dagobert</u> :	Surgie de nulle part	3
<u>Tak</u>	Allée du fond à droite	8
<u>Maerlyn</u>	Histoire d'un dernier voyage	18
<u>Dagobert</u> :	Kugare	23
<u>Tak</u> :	Sangro Lacrima	33

## **Surgie de nulle part**

« Les esprits, tu vois, n'ont pas de pouvoir sur les humains à moins qu'on ne le leur donne. Ce sont des vaisseaux à la dérive, ils vont de-ci de-là jusqu'à ce qu'on leur donne le pouvoir.

Nous, c'est à dire, les sorciers, nous leur donnons la vie. Nous leur donnons le souffle et le pouvoir de voir, le pouvoir d'entendre, de se déplacer et de s'emparer des choses. »

Gilles BLUNT

Cela fait huit ans que Tomàs travaille à la blanchisserie Lava'Y'Corre dans une zone péri-urbaine de Buenos Aires. Ce travail l'ennuie. Il l'a toujours ennuyé. Pourtant, c'est un employé modèle.

Ponctuel, jamais en retard et jamais malade et il n'est pas du genre à compter ses heures. Le patron du pressing, El señor Mejor ainsi que les autres employés auraient, cependant, beaucoup de choses à dire sur lui car il n'aime pas la compagnie et sa parole est rare. De toutes façons, que pourrait-il raconter ? Il est célibataire et il n'a ni ami, ni famille, ni passion. Tomàs est dans une quarantaine terne qu'il traverse en taciturne. Il fuit son prochain, pire que s'il était porteur d'une tâche contagieuse. Malgré ce comportement individualiste et hostile envers ses contemporains, son patron ne voudrait le perdre pour rien au monde. Tomàs est un nettoyeur doué, presque un magicien, à qui la blanchisserie Lava'Y'Corre doit une solide réputation et une clientèle fidèle. Récemment, il a eu à nettoyer un manteau de fourrure. La propriétaire en avait fait son deuil et pour cause : une manche, de l'épaule au poignet était imbibée de peinture acrylique rose. Sa fourrure était perdue, affirma t'elle, des larmes dans la voix. Les poils fins comme un duvet s'agglutinaient, par paquets, dans le badigeon. Tomàs le nettoya si bien qu'il fut difficile de croire que le manteau de fourrure lustrée qu'il rendit fut le même qu'il avait récupéré une semaine plus tôt. Une autre fois, il a passé des heures à nettoyer une robe de mariée. La fraîche madame avait littéralement pissé le sang durant son repas de noces. Son époux tout neuf, exalté et franchement bourré, lui avait donné un magistral coup de coude dans le nez. Derrière lui, elle se penchait alors qu'il coupait la pièce montée, composée comme il se doit, d'une pyramide de petits choux stratifiés par le caramel. Le choc coude nez fut si violent que le nez de la jeune femme en a gardé depuis une déviation vers la gauche. Quand, dans un craquement sonore, le sang s'est répandu, les cris d'effroi et de douleur ont assombri l'euphorie de la noce. Qui aurait voulu de petits choux éclaboussés par le sang de la jeune épousée ? Le nez, quand ça saigne, ça saigne. Et quand ça saigne, ça saigne longtemps. La robe qui est arrivée sur son plan de travail avait commencé à noircir et elle empestait l'abattoir. Les dentelles, le plastron de tulle était raide de croûtes maronnasses. Tomàs est resté penché sur chaque centimètre carré de tissu, le caressant d'un coton trempé dans une solution mousseuse et citronnée concoctée dans le plus grand secret. Il a rendu la robe aussi neuve que si elle sortait de la boutique. Aujourd'hui, elle meurt dans les ténèbres d'une penderie et quand elle en sort, parfois, par nostalgie ou pour éblouir de nouvelles connaissances, elle ne porte plus aucun souvenir de l'épilogue sanglant du repas de noce.

Dans l'arrière boutique, Tomàs passe ses journées rythmées par le ronronnement des grosses machines qui brassent et sèchent le linge. Là, est installée sa table de travail. A gauche, les vêtements sales s'entassent dans des corbeilles. A l'autre bout, un imposant fer à repasser déroule son fil comme une queue qui va se perdre sous une planche recouverte d'une housse grise. Face à lui, sur des étagères, s'alignent des pots ventrus, des tubes et des bouteilles. On y trouve du vinaigre blanc, de la lessive, des détergents, de l'essence F mais aussi de la chaux vive, de la poudre de coquille d'escargot, de la poix, des cendres et d'autres substances, non identifiables. En dessous de la dernière tablette, des crochets accueillent des brosses et de grosses éponges accrochées à des fils. Sur la table, s'empilent des torchons propres, des mortiers en marbre blanc et des pains de savons noirs. Huit heures par jour, assis à cette table, dans le monotone bourdon des sèches-linges, Tomàs nettoie le linge trop délicat pour subir le lavage. Il connaît les produits et leurs effets pour dissoudre une tâche sans fragiliser ou décolorer la maille. Il ne fait que reprendre et améliorer les recettes familiales. Il expérimente et affine ses préparations, dosant ses formules selon la qualité du tissu, la gravité de la souillure. Il reste parfois tard le soir pour cultiver des enzymes glutons et doser des

solutions troubles aux couleurs improbables. El Señor Mejor est un commerçant prospère et un notable en vue depuis que Tomàs manipule ses brosses et ses fioles dans les coulisses de la blanchisserie. Le Lava'Y'Corre compte , parmi ses clients, les adresses les plus prestigieuses de Buenos Aires. Car sa renommée s'est propagée par les bouches avides de bons conseils vers les oreilles attentives de la dame dont le chat vient de s'oublier sur son dessus de lit en crochet, ou à celles du dandy aux chemises éclaboussées d'encre et de vin ou encore à celles de la soubrette étourdie ayant oublié un fer chaud sur une robe claire. A chaque client habité par un doute profond – quelquefois légitime- de revoir leurs habits comme neufs, El Señor Mejor, en faisant cliqueter les bagues de ses doigts boudinés, claironne: « Cette tâche ? Pfft ! J'ai un garçon, c'est un sorcier. Il fait disparaître les tâches. »

Comme une poule couve son œuf, il le protège des autres nombreuses petites mains qui œuvrent à la blanchisserie qui ont la consigne stricte de lui ficher la paix. Beaucoup se sont fait virer pour avoir été trop bavards, ou trop curieux. Aussi, il cède à toutes les demandes de son employé. A ce jour, il n'en a formulé que trois : la solitude, le silence et le droit de faire les poches.

Son appartement est un cabinet de curiosités. Il se visite en détaillant les meubles à casiers qui couvrent tout les murs et qui débordent d'objets disparates. Tomàs collecte les débris de la surconsommation. Il accumule les objets oubliés et les déchets de ce monde. Il les répertorie, leurs attribuent un numéro d'entrée et les rangent. La visite commence par les sachets de kleenex entamés ou non, rangés par couleur et par motifs du papier. Plus loin, des briquets et des paquets de cigarettes sont rangés par marque. De l'un des compartiments dépasse des rubans colorés et d'un autre des enveloppes, certaines encore cachetées. Ici, un grand bocal est a moitié rempli de pièces et de billets pour un total de 4 328 pesos. Des centaines de préservatifs jouxtent une panière où dorment des téléphones portables. Là, s'entassent des notes griffonnées, s'empilent des paquets de chewing-gum et de confiseries diverses. Il y a des écouteurs, des carnets, des limes à ongles, des montres, des trousseaux de clés, des peignes, des couteaux, des piluliers, des flasques, des barrettes pour les cheveux, des stylos, des lunettes de vue et de soleil, et plus récemment, des clés USB et des lecteurs MP3. Le tout est soigneusement rangé malgré la diversité du bric à brac où l'humble usuel côtoie le high tech sophistiqué.

Les pièces qui composent sa collection n'ont jamais été réclamées. Un objet qui n'est pas abandonné, sciemment ou non, par son propriétaire gâcherait l'œuvre globale.

En huit ans de collecte au Lava'Y'Corre, Tomàs a trouvé des pièces plus incongrues. C'est son cabinet noir. Dans un profond placard qui ferme à clé, les pièces sont disposées comme sur un autel. Des balles de revolver et des douilles percutées entourent des godemichés cambrés. Des barrettes de haschich, des pipes à krach et des sachets de cocaïne sont disposés sur un lit de bijoux. A plat, est posée une culotte déchirée de petite fille avec Emilia brodée dessus qu'il trouvé dans le veston d'un homme. A côté, un petit album photo alternant des clichés de femmes en train de faire l'amour avec des animaux et en regard, les mêmes animaux, éviscérés. Une boîte sombre et plate est posée dans un coin. Il l'a trouvée il y a un an et un jour. Elle est donc, maintenant, sa propriété. Pour lui, c'est le clou de sa collection.

C'est une simple boîte en bois, longue et peu épaisse qui contient un TanGram. Ce jeu de patience consiste à reproduire des figures imposées à partir de triangles de taille variable. Tomàs aime beaucoup les puzzles et les casse-têtes car ce sont des passe-temps solitaires et silencieux, comme lui. Le jeu du Tan Gram avec ses possibilités de combinaisons quasi infinies reste un de ses favoris. Il lui arrive encore souvent de combiner les pièces de son propre jeu pour former un chat, une maison ou une voiture. Celui qu'il a trouvé dans la poche profonde d'un bleu de travail maculé de cambouis, est bien différent. Le couvercle coulisse sur le corps de la boîte à la façon d'un plumier. Dedans, s'emmêlent les huit pièces triangulaires du TanGram. Elles sont petites, épaisses et laquées. Elles ont une texture soyeuse et glissante.

Toutes les pièces ôtées, on peut voir le dessin à reproduire gravé dans le fond de la boîte. Il est patiné depuis longtemps. Pas question de chat, de voiture ou de poisson avec ce casse-tête là. Avec

les triangles de bois, on doit réaliser une sphère percée d'un trou en forme d'étoile. Simon s'assoit et paisiblement, commence à combiner les pièces du puzzle. L'œil qui s'ouvre est une porte qui mène au Monde. Il libère l'Âme. Et il y a cet œil ci. Unique et géométrique, il est clos. On a pris grand soin de le fermer. L'Âme qui l'habite est une abomination, un sorcière épouvantable. Elle arpente l'Oeil depuis longtemps, terriblement consciente de son état de prisonnière, ce qui ne fait que concentrer sa fureur. L'Âme veut que l'œil s'ouvre pour habiter le monde. Mais, pour l'instant, il est crispé sur ses propres horreurs. L'Âme est éparpillée et chaque morceau souffre. Dans ses limbes, une forme apparaît. On l'observe. Un homme approche. Intrépide, un peu sorcier en tout cas, assez pour la trouver. L'Âme le sent rôder et elle sent aussi que son ciel bouge et que sa terre tremble. Elle voit, dans ces bouleversements, des présages plus que plaisants. Aux vingt quatre coins de sa prison, L'Âme geint et se tourmente. Elle est fragmentée et en proie à une faim intense. Elle rumine ses desseins, elle vrille ses malédictions, et ses dents n'en peuvent plus de claquer dans le vide. Trop longtemps enfermée, trop longtemps punie, trop longtemps oubliée. Si l'œil s'ouvre, l'Âme pourra s'évader. L'homme continue de chercher, et de l'invoquer. Sans cesse, il remue ciel et terre. Son opiniâtreté est un bon signe. Les mains de Tomàs combinent, agencent, essayent. Les pièces glissent, s'emboîtent et s'éparpillent sur la table. Leurs frottements secs habillent le silence. La théière se remplit et se vide. Vers quatre heures du matin, il capitule et va se coucher. Le lendemain, Tomàs n'est pas allé à son travail. El Señor Mejor a tout de suite pensé au pire. Il n'a été qu'à moitié rassuré quand un coup de fil de Tomàs l'a prévenu qu'il n'allait pas venir à la blanchisserie durant quelques temps, sans qu'il en précisa ni la raison, ni la durée. Sitôt le téléphone raccroché, Tomàs prépare du thé et s'assoit face aux pièces triangulaires qui semblent le défier. Il en est obsédé, il n'aura de cesse qu'une fois le mystère du jeu dévoilé. Depuis qu'il est réveillé, le TanGram accapare son esprit. Il reprend ses combinaisons et assemblages sans prendre le temps de boire son thé. Il ne saurait dire combien de temps il lui a fallu pour former la sphère percée de l'étoile. Des jours et des nuits certainement. Il fut pris dans une transe qui a aboli le temps, le sommeil, la soif, la faim, les exigences du corps. Il n'a aucun souvenir de l'enchaînement de ses gestes qui l'ont mené jusqu'à la résolution du casse-tête. Une intense et inattendue déprime l'étreint alors qu'il emboîte la dernière pièce comme si réaliser cette sphère était le but ultime de sa vie et que ceci fait, il devait tirer sa révérence au monde. Il caressa cette idée un instant, sans aucune frayeur quand un bruit attira son attention et bouleversa ses certitudes. Le ciel et la terre ont cessé de se mélanger et chaque élément a retrouvé sa place, désormais. Tout est devenu cohérent et sa prison devient une évidence, révélant ses contours. Si l'Âme connaissait le soulagement, elle l'éprouverait car l'Oeil morcelé a été reconstitué. Soudain immobile, le regard pointé vers le soleil en forme d'étoile qui vient de se lever, l'Âme se gonfle d'excitation. Elle ressent ce que pourrait ressentir une araignée quand un moucheron vient faire vibrer sa toile. Un bruit de mécanisme entre le glissement et le cliquetis font sursauter Tomàs. Incrédule, il s'aperçoit que le fond de la boîte où s'inscrivait le dessin à réaliser a disparu, s'escamotant dans le corps du plumier. Dans un double fond, enchâssée dans le bois du coffret, il y a une clé à la forme étonnante. Tomàs ne saurait dire en quoi elle est faite. Son canon, finement ouvragé, est composé de segments qui dessine une étoile. Chaque branche est reliée à l'autre par des fils aussi fins que des cheveux et le corps de la clé est ajourée en une délicate dentelle. Les fils se mêlent en un nœud complexe à l'autre bout. C'est l'un des plus beaux objets que Tomàs ai pu contempler et, en s'en saisissant comme s'il s'agissait du Saint Graal, il se demande quel trésor va lui être révélé car à l'évidence, cette clé magnifique s'insère dans l'ouverture qui perce la sphère. A coup sur, sa

collection va s'enrichir d'une pièce que n'importe quel grand musée au monde lui enverra.

Tremblant légèrement, il insère le fut de la clé dans l'étoile de la sphère. Il respire un grand coup, et doucement, il commence à la faire jouer.

Un objet monstrueux vient occulter le soleil. Son ombre solide commence à traverser le ciel de l'Oeil. L'Âme, sous le coup d'une impatience millénaire vibre, noircit et grossit comme un champignon vénéneux. Ce sont des myriades d'échelles et d'escaliers qui viennent de planter leurs jalons dans sa prison. Autant de mains attrapent autant de rampes, autant de pieds se posent sur autant d'échelons et l'Âme, qui est Légion, entame son ascension.

Tomàs n'en peut plus d'écarquiller les yeux, ne voulant rater aucun moment du prodige. La clé se cogne à une invisible butée et n'avance plus. Penché au dessus, il attend la révélation.

La sphère se disloque et les pièces tombent sur la table. Au milieu des ces minuscules ruines, une autre boule comme vivante se déforme. Elle ressemble à un œuf noir et mou, pressé par son fœtus de se fendre. Tomàs la touche, tout en sachant qu'il fait une erreur. Il s'y brûle et s'y gèle en même temps. Il retire sa main, engourdie comme par une sévère décharge électrique. Sur la table, la boule se convulse, et s'étire et quand la révélation sur sa nature s'opère, Tomàs pousse une misérable plainte.

Comme crevée, la boule s'effondre dans une puanteur de charogne qui le prend à la gorge. Une flaque d'un noir insondable salit la surface. Soudain, une main aux ongles longs et cassés jaillit hors du gestalt et vient s'agripper au bord de la table. Ses ongles crasseux s'enfoncent profondément dans le bois, faisant pleuvoir des écharde sur le tapis. Une autre main surgit de ce néant et s'abat sur la table avec un bruit mat, dispersant les pièces du TanGram. Tomàs est statufié par des raisonnements absurdes qui parasitent ses pensées et qui l'immobilisent tout à fait. Les deux mains hideuses, en appui sur la table, hissent le corps hors de la béance. Des cheveux noirs veinés de gris sale dessinent un crâne bombé et forment un voile devant le visage de l'abomination qui hurle en s'extrayant de son trou. Ses cris sont insupportables, il s'y mêle des efforts démesurés, de la douleur et de la rage. Des épaules musculeuses se tordent comme pour s'extraire d'un vêtement étriqué et le torse apparaît, plissant et déchirant sa peau grise sur les rebords du trou d'où il naît. Dans un dernier accès de lucidité, Tomàs constate que c'est une femme qui, impudique, fait étalage de ses mamelles et des lèvres flasques de son vagin rasé et béant. Elle est tout à fait hors du trou maintenant et le cri qu'elle pousse est totalement inhumain.

Debout sur la table, elle se tient voûtée, sa peau est ridée et sa chair est molle. Tout son être trahit la vieillesse pourtant ses gestes sont vifs. Elle saute prestement de la table, en poussant comme un ululement de triomphe, les bras tendus vers Tomàs, prête à l'étreindre. Il se jette en arrière et tombe sur ses fesses. Son regard est rivé sur l'abomination qui le domine et dont le visage reste toujours invisible, derrière le rideau de ses cheveux. Les mains crasseuses viennent s'y porter et délicatement les écarte. Tomàs n'en peut plus, ne comprend rien, n'a toujours rien compris et ne veut rien comprendre. Son ventre abrite un hurlement que sa gorge ne peut pousser et il reste là, le souffle coupé et la raison en feu.

Le visage de la femme est un magma de chairs mortes. Les tissus aux teintes nécrosées suintent de pus jaunâtre. Une coulure de ce jus se détache de son menton et une traînée lourde vient glisser sur sa poitrine jusqu'à son téton pour y pendre, telle une goutte de lait empoisonné. Des asticots gras et blancs se tortillent, prisonniers de sa chevelure. Les trous de son nez, sa bouche et ses yeux sont autant de cratères aux pourtours grêlés qui s'ouvrent sur un abîme glacial. Sa bouche partiellement édentée exhale une poussière infecte et ses yeux sont voilés de cataracte. Le hurlement dans le ventre de Tomàs commence à naître dans sa gorge. Instantanément, les yeux d'ivoire roulent et tournent dans le sac sec des orbites et des pupilles d'un bleu laiteux viennent épingler Tomàs sur le sol. Le regard de cette chose est si pénétrant que son cri meurt, renvoyé dans un estomac par un uppercut. Il se sent intimement violenté par ces yeux et sa raison s'envole en même temps que succombe son corps, se souillant par le devant et par le derrière.

Dans ces yeux, il a vu ce qu'il resterait du monde quand cette créature en aurait fini avec lui.

## **Allée du Fond, A Droite**

A travers les stores de la fenêtre, un ciel gris tirant sur le jaune orageux peignait le paysage de sa morosité. Cette atmosphère maussade se reflétait à l'intérieur du cabinet de consultation, où une pause dans le dialogue laissait ressurgir la monotonie ambiante. Allongé sur le divan, le patient gardait les yeux fermés, une grimace d'effort crispant ses traits.

Le docteur, lui, perdait son regard dans les recoins sombres de son cabinet. Lequel était déjà habituellement plongé dans la pénombre, assombri encore par le mauvais temps automnal.

« Luis, que voyez-vous à présent ? »

- Je suis dans un couloir. Il y a une porte, à ma droite.

La séance était un peu difficile ce jour-là, car le patient était légèrement tendu, mais la méthode était pourtant des plus concluantes. Luis Silveira était maniaco-dépressif. On avait rapidement réussi à déterminer ses troubles et les raisons de certains d'entre eux, mais les traitements, eux, étaient à ce jour restés inefficaces. Les antidépresseurs, anxiolytiques, calmants et autres somnifères n'avaient sur lui qu'un effet moindre et ne restaient de toutes façons que des compléments à une thérapie saine et constructive. Aucune cependant n'avait donné de résultat jusqu'ici. On lui avait bien conseillé l'hypnose, mais il craignait que l'afflux trop brutal de souvenirs et de démons cachés n'aient raison de son équilibre mental.

Ce docteur Cavannes, qui le suivait maintenant depuis plusieurs mois, avait triomphé là où tous les autres s'étaient plantés. Il avait dans un premier temps conditionné son patient en lui faisant lire certains articles tirés de revues spécialisées, de traités et d'ouvrages en rapport avec sa méthode personnelle.

Celle-ci consistait en compartimenter les angoisses, les hantises et les tourments du patient dans des lieux imaginatifs, figurés par ce dernier. Cloisonner ses phobies et ses craintes, ses rancœurs, ses haines, ses incertitudes en des endroits inconnus ou familiers, où chaque pièce correspondrait à un souvenir, un sentiment précis. Au départ, Luis n'y croyait pas vraiment, supposant que ce n'était là qu'une théorie de psy parmi tant d'autres. Mais, en le mettant dans de bonnes conditions – pénombre, silence et concentration, un verre d'eau à portée de main – il s'étonna lui-même, lors des premières séances, des résultats plutôt satisfaisants de la technique.

Il avait choisi comme terrain de catharsis un musée. Un lieu suffisamment vaste et aéré, regorgeant de grandes salles ouvertes, de couloirs aux multiples embranchements et de pièces en tous genres pour ne pas se sentir étouffé. Les tableaux et sculptures qu'il y trouverait seraient à l'image de son mal-être, mais ces thématiques seraient toujours moins lugubres qu'un monologue trébuchant où il ne ferait que s'emmêler dans ses propos. Un musée des horreurs ? Plutôt un temple dédié à son esprit malade, mais cela revenait presque au même... il préférerait néanmoins ça à un manoir hanté ou aux bâtisses moites et pestilentielles de son enfance.

Replongeant en lui-même, il se retrouva mentalement face à la porte devant laquelle il s'était arrêté.

Il l'inspecta brièvement, puis l'ouvrit.

- Et maintenant ? s'enquit le docteur.

- C'est une pièce bleue. Entièrement bleue : les murs, le sol, le plafond.

- Qu'il y a-t-il, dans cette pièce ?

- Rien, même pas une table ou une chaise, absolument vide. Oh si, attendez... je vois quelque chose au fond...

- Bien. Pouvez-vous me le décrire, Luis ?

- Un objet long et rectangulaire... c'est... attendez, je m'approche. Un... oui, c'est ça : un aquarium.

Quelques secondes passèrent, probablement le temps pour l'homme de venir inspecter celui-ci de plus près. Puis, une affreuse grimace déforma son visage, et il eut un hoquet éccœuré. Le docteur Cavannes savait qu'il ne devait pas brusquer son patient. Il attendit donc patiemment que ce dernier reprenne la parole.

- Horrible, c'est... c'est...

- Oui ? fit le docteur d'un ton plein de sollicitude.

- La tête de ma mère... Là, coupée dans l'aquarium.

Un nouveau silence, l'espace de quelques secondes. L'homme déglutit, puis continua :

- Sa tête est posée au fond, sur le sable. Et dans sa bouche, il y a... des morceaux de verre, fit-il d'une voix plaintive, presque sanglotante. L'eau est légèrement rosée tout autour. Elle ouvre la bouche, les morceaux de verre roulent en dehors et elle se met à parler, mais je ne comprends rien.

- Vous en êtes certain, Luis ? Tendez bien l'oreille.

- Attendez... Oui, c'est vrai, j'entends quelque chose. Ça fait des bulles qui remontent jusqu'à la surface... et quand elles explosent, j'entends... c-comme une musique de fête foraine.

Son visage avait pris une vilaine teinte cireuse en prononçant ces mots.

- Respirez, Luis. Buvez un peu d'eau et calmez-vous.

L'épisode tragique de la mort de sa mère fut l'un des premiers sujets abordés lors des séances. M. Silveira pouvait en parler aussi bien dans son état normal que lorsqu'il s'allongeait et parcourait les corridors marbrés de son antre intérieur. La regrettée avait rencontré la faucheuse en sortant d'une route surmontant un lac de plusieurs dizaines de mètres. La voiture avait coulé dans l'eau aussi vite qu'une pierre aspirée par les remous d'une mare saumâtre. L'instant d'avant, l'engin roulait sur l'asphalte et un claquement de doigt plus tard, elle disparaissait dans les profondeurs, comme si elle n'avait jamais existé. Ana-Lucia Silveira s'était noyée dans les minutes qui avaient suivi, retenue prisonnière de son siège tandis que son véhicule sombrait. Le médecin-légiste avait diagnostiqué une mort par asphyxie en moins de deux minutes. Luis n'avait que cinq ans à l'époque, mais cet événement l'avait passablement ébranlé et traumatisé. Maintenant, il arrivait à en discuter plus facilement, mais le sujet revenait souvent dans les séances et cette dernière apparition en était une nouvelle preuve...

Et que représentait, symboliquement, cette musique de fête foraine ? Le docteur l'apprendrait probablement en creusant un peu, si Luis lui en laissait l'opportunité.

- Que se passe-t-il, maintenant ? demanda-t-il doucement.

- La musique monte en volume et... non ! Qu'est-ce que tu fais, maman ?

- Luis... ?

- L'eau de l'aquarium, elle monte, elle déborde ! Maman sourit et j'entends sa voix se mélanger à la musique... non, fais pas ça !! Y'en a partout maintenant, haleta-t-il en proie à la panique, faut que je m'tire !

Puis, joignant le geste à la parole, l'homme se jeta mentalement vers la porte et tourna la poignée immatérielle, tout en se relevant du divan - lui, bien réel et consistant. Il ouvrit autour de lui de grands yeux luisants d'angoisse, en sueur, donnant l'impression d'avoir couru un cent mètres. Sans doute possible, la séance venait de se terminer. Et visiblement, M. Silveira ne tenait pas à prolonger celle-ci en paroles inutiles.

Le docteur le raccompagna donc à la porte d'un geste prévenant et lui souhaita une bonne soirée.

Il regagna son bureau d'un pas gourde, l'esprit un peu troublé par cette fin abrupte. Depuis quelques temps, son patient - malgré ses sautes d'humeur - semblait de mieux en mieux maîtriser cette espèce de semi-hypnose que nécessitait la méthode, à tel point qu'il se sentait parfois lui-même partie prenante de ces visions, de ce monde intérieur infesté de cauchemars. Les descriptions, doublées des mimiques et expressions de Luis, donnaient un tel accent de vérité à ces comptes-rendus, qu'il en éprouvait les sensations comme s'il en était lui-même spectateur.

La dernière fois, il crût même voir, en abaissant les paupières...

Mince, trop de boulot et voilà que je commence à penser comme mes patients ! songea-t-il en regroupant ses affaires et les dossiers jonchant son bureau.

Aujourd'hui, il ne s'attarderait pas, lui non plus.

En enfilant son pardessus beige, son regard tomba sur une tache humide au pied du mur d'en face. Il se dirigea vers celui-ci afin de l'examiner. Une fine pellicule d'eau en suintait légèrement, glissant dessus comme de minuscules perles sur une tenture de soie.

- Étrange, commenta-t-il tout haut, son cabinet ayant toujours été parfaitement isolé et à l'abri de l'humidité.

Il posa sur la fine flaque un chiffon extirpé d'un placard. Puis, décidant qu'il en parlerait le lendemain au responsable d'entretien, il éteignit les lampes et boucla la porte derrière lui ; faisant mine d'ignorer les gouttes d'eau se brisant une à une sur le tissus.

\*\*\*\*\*

La semaine suivante, Silveira était d'excellente humeur et l'entrevue hebdomadaire débuta sous les meilleurs auspices. En revanche, le temps à l'extérieur était toujours aussi exécration. Comme si la météo s'était figée durant ces sept jours en attente de ce moment, les nuages se crevèrent enfin pour laisser s'en échapper leurs furieuses trombes de pluie.

Mais cela ne découragea aucun des deux hommes, qui retrouvèrent prestement le chemin du musée de Luis – l'un en tant qu'observateur, l'autre en tant que guide.

- Voulez-vous aujourd'hui retourner dans la pièce bleue ? demanda le docteur, affairé à ranger son bureau et à trouver la position adéquate sur son siège, pour assurer une attention maximale à son patient.

Celui-ci était déjà allongé chaussettes à l'air sur le divan, prêt à affronter son lot de terreurs personnelles.

- Nan, je crois que ça ira, dit-il en dégrafant les boutons de col de sa chemise. J'ai envie de partir à l'inconnu, je ne connais pas encore très bien l'aile ouest.

Et bien, s'étonna pensivement Cavannes, aurait-il entièrement cartographié les méandres de ce musée ?

Il sentait ce jour-là chez son patient une espèce d'exaltation et de confiance qu'il lui avait rarement vu. S'il devait se fier à son instinct, ce serait une séance fructueuse ! Tant mieux pour lui : il était de cette espèce rare de médecin qui se satisfaisait réellement du bien-être de ses malades, plutôt que de faire durer inutilement les séances pour s'en mettre plein les poches. Si Silveira avançait aussi vite, il ne pouvait que s'en féliciter.

Deux minutes à peine après les préparatifs rituels, les pas de Luis résonnaient déjà sous les voûtes imaginaires de l'édifice. Il n'avait jamais réussi à s'y projeter aussi rapidement et avec tant d'aisance. Le docteur le suivait à la voix, d'allée en corridor, à l'affût du moindre détail susceptible d'éveiller une réaction chez son visiteur.

Celui-ci se trouvait à présent dans un large hall, offrant à sa vue des sculptures aussi bizarres et insolites que de mauvais goût. L'une d'elle figurait un chien tripode, dont le moignon pendait misérablement, comme des haillons sur la carcasse d'un mendiant.

- Il s'appelle Willy, commenta Silveira en affichant un sourire nostalgique. Il s'est fait couper la patte à la tronçonneuse, par un poivrot sadique de notre quartier. Ce salaud affirmait que c'était pour réparer toutes les fois où le chien avait pissé sur ses arbustes. On l'a recueilli chez nous et on lui a donné à manger, mon frère et moi.

- Vos parents le savaient ? questionna Cavannes.

- Seulement quand on leur a montré la carcasse du cabot, après qu'il se soit fait écraser devant la maison.

Il l'avait annoncé sans émotion particulière, mais la façon dont ses traits se crispèrent laissait à penser qu'il reprochait à ce musée intérieur de lui infliger de telles visions. Mais il ne perdit pas son sang-froid et continua à explorer. A mesure qu'il avançait, le thérapeute visualisait de plus en plus précisément les lieux, d'après les descriptions que l'autre lui en faisait. Il se surprit lui-même à fermer les yeux et à se concentrer pour fixer son regard sur le décor, comme si celui-ci se trouvait tout juste à la périphérie de sa vision.

Luis Silveira s'arrêta un peu plus tard, sous une arche plutôt basse. Elle marquait la frontière entre une longue galerie et une salle circulaire haute de plafond.

- Pourquoi vous arrêtez-vous maintenant ? s'enquit le docteur, sentant une attention particulière chez son patient.

- Je ne sais pas... dit-il rêveusement. J'ai l'impression que quelque chose m'appelle, ici.

Il pénétra dans la salle. Dans l'air silencieux de cet énorme espace vide, ses pas claquaient sur le sol

telle une marche militaire.

Clac. Poum. Clac. Poum.

Les murs courbés de cette pièce étaient décorés de façon assez anarchique ; posters jaunissants, stickers, photos diverses épinglées sur fond de papier peint couleur de rouille. Vers le fond, une guitare Stratocaster trônait contre un vieil ampli défoncé. Souvenirs et ruines éparses d'une adolescence oubliée. Celle de Luis.

En s'approchant des murs, il se rendit compte que ceux-ci étaient également ornés de miroirs. Des miroirs tous de taille et d'aspect différents, aux cadres sobres, fantaisistes ou simplement inexistantes. Poussé par la curiosité, il s'approcha de l'un d'eux.

Premier reflet, première image : lui-même à quatorze ans, quelques poils se battant en duel le long de ses joues et de son menton. Des frusques de jeune rebelle affichant le mot Nirvana tel un hymne révolutionnaire.

Deuxième reflet : encore lui, quelques années après. Les poils solitaires s'étaient transformés en jungle et des habits moins agressifs, plus seyants, remplaçaient les jeans déchirés. Sur son visage se lisaient les premiers émois sexuels d'un post adolescent dans toute sa splendeur. Un petit rictus inquiétant ombrageait néanmoins ces traits plein d'assurance et de satisfaction.

Troisième reflet : un zombie halluciné au regard torve lui renvoya une image effrayante de lui même.

Était-il alors drogué ? Manquait-il simplement de sommeil ? Sortait-il d'une rave-party ou d'une cérémonie de vampires gothiques ? Aucune idée, mais il se reconnut, avec un petit mouvement de recul face à ce monstre anémique.

J'espère quand même qu'il ne va pas me les faire une par une, on y passerait des heures, s'inquiéta le docteur, dépité. Il ne manqua toutefois pas de prendre des notes, dans l'idée de faire travailler Luis sur certaines de ces images – dont une, particulièrement lugubre, où une ombre indistincte se devinait derrière l'épaule de l'homme.

Finalement, l'examen des miroirs prit fin et Luis tourna les talons, à la recherche d'autres souvenirs cachés de son existence. Il se remit à déambuler dans les allées et les passages, talonné par la conscience spectrale du docteur.

Vraiment si « spectrale » que ça ?

Sans en comprendre le fonctionnement, il avait cette impression tenace qu'une espèce de « lien » s'était créé entre lui et le propriétaire du musée. Un lien puissant. Tellement fort qu'il suggérait un partage des sensations et des émotions entre eux. Il n'avait pas réalisé tout de suite, mais d'une façon ou d'une autre, il avait progressivement été entraîné dans le monde intérieur de son patient. Si bien que sur ses rétines s'imprimait maintenant, presque aussi clairement que s'il en était le spectateur, le décor dans lequel Silveira évoluait. Pendant un moment, il se dit qu'il s'était peut-être trop impliqué et que ce dernier exerçait une influence sur lui...

Mais les faits lui explosèrent véritablement à la figure lorsqu'il ouvrit les yeux : une sorte de voile brumeux avait envahi son bureau.

Aux endroits où ce voile était le plus flou, le plus vague, il voyait – impossible ! lui criait sa raison

–

des bribes du musée en surimpression. Un buste en pierre, fondu dans la cafetière sur le mur de droite. Une toile repoussante dont les coloris sombres teintaient les branches de sa plante d'intérieur. Des piquets de file d'attente incrustés dans la texture granuleuse de son papier peint. Aberrant... complètement insensé !

Un sourire naquit alors sur les lèvres de l'homme allongé, plus serein et détendu que jamais.

- M-monsieur Silveira? glapit Cavannes d'une voix de fausset. Est-ce vous qui faites... ça ?

- Veuillez vous calmer, docteur, et respirez un grand coup. Voulez-vous continuer cette balade avec moi?

Il s'exprimait d'une voix calme et égale, non sans une légère trace d'ironie.

Bien que décontenancé, le docteur ne put refuser l'invitation, sentant l'énorme emprise que Silveira

avait pris sur lui. Il referma les paupières comme dans un rêve.

Je comprends mieux les gouttes d'eau maintenant ! La pièce bleue, l'aquarium... sûrement une hallucination...

Dans sa tête, il entendit l'autre interrompre son raisonnement :

- Ce n'est pas tout à fait ça. Je ne maîtrise pas vraiment ce truc, mais vous aviez raison sur un point : j'ai réussi, d'une certaine façon, à me « connecter » à vous. Pour le reste, je n'en sais pas plus, docteur.

Les neurones de Cavannes travaillaient à plein régime. Était-il envisageable que, passant par le filtre de son propre esprit, les visions de son patient se manifestent, à un degré moindre, dans le monde « réel » ? Si celui-ci avait réussi à lui faire entrevoir des fragments de son univers mental, par télépathie ou autre phénomène, n'était-il pas possible qu'à travers ses propres yeux, il lui en reste des traces ?

Effet optique de rémanence, lui souffla sa voix intérieure de médecin.

- Hé ho, minute papillon ! Avant de sauter si vite dans le train en marche, faudrait déjà expliquer comment en fermant les yeux et juste en écoutant ce type me parler de son « musée intérieur », j'ai réussi à me projeter moi-même dedans.

La télépathie ? Roger Cavannes n'était qu'un psychothérapeute, pas un médium ou un charlatan s'acoquinant aux pratiques douteuses du paranormal !

Mais tout juste cette pensée avait-elle émergé qu'il sentit sa conscience glisser et lui échapper, pour suivre à nouveau Luis dans le dédale de son subconscient. Sous ses pieds, il eut la sensation d'un sol dur et concret ; devant lui, des murs solides striés de marbrures s'étendaient jusqu'à un plafond digne d'une salle d'opéra ou d'une cathédrale. Le doute n'était plus permis : il avait bien pénétré le monde intérieur de son patient.

- Oui, vous êtes bel et bien avec moi, lui confirma ce dernier avec clin d'œil, à quelques centimètres de lui.

Et à peine cette constatation faite qu'il se mit à dériver à sa suite, être de chair et d'os dans un ailleurs hors de sa portée. Ici, l'essence matérielle du docteur était bien tangible, mais il comprit qu'il n'était qu'un témoin, à la façon qu'il avait d'accompagner Luis sans être tout à fait libre de ses mouvements. Plus que jamais, il était dans son rôle de médecin et d'observateur. Emporté par son guide, il regardait et écoutait, essayait d'apporter son aide en le conseillant au mieux, mais il n'avait à proprement parler aucune liberté d'action.

C'est ainsi qu'ils voguèrent tous deux dans le labyrinthe inconscient de Silveira. Sur le chemin, ils croisèrent maints tableaux de douleurs abstraites, allant d'instantanés macabres en résurgences malsaines d'un passé trouble. Scènes de quasi-viol ou de violence gratuite, humiliations et brimades, parfois envers les autres, parfois envers lui-même. Le musée tourmenté de cet homme était aussi nébuleux que poisseux et bien souvent, Cavannes blêmit à la vue de ces indicibles spectacles, qu'il ne suspectait même pas... Cela pouvait bien être fantasmagorie pure – réel, pas réel, qu'importait-il, au final ? - ces images n'en étaient pas moins abjectes.

Enfin, après bien des détours dans ces limbes scabreuses, ils stoppèrent leur route devant une porte. Elle était rouge sang.

Une lourde serrure ornait la poignée.

- Vous n'avez jamais déverrouillé cette porte, n'est-ce pas, Luis ?

L'homme se contenta de hocher la tête. Il avait nettement pâlit et la confiance qu'il arborait précédemment avait laissé place à une froide appréhension.

Alors, sentant que le moment était crucial, le docteur rassembla toute sa volonté dans ce corps dont il n'était plus maître et posa la main sur l'avant-bras de son patient, afin de le rassurer. Quoi qu'il y eut derrière cette porte, il savait que ce passage serait décisif dans le parcours psychologique de Silveira.

- Allez-y sans crainte, l'encouragea-t-il, je suis juste derrière vous. Il n'arrivera rien, je suis là.

Légèrement tremblant, l'intéressé posa la main sur la serrure. De toute la force de sa détermination,

il réussit à la faire fléchir, son esprit et ses ressources mentales en guise de clé. Une veine palpitait sur son front, à la lueur des appliques murales. Puis, il poussa la porte, qui s'ouvrit vers l'intérieur en grinçant.

Il jeta ensuite un regard interrogatif au docteur.

Hochement de tête affirmatif en guise de réponse.

L'un à la suite de l'autre, ils pénétrèrent d'un pas circonspect dans la pièce. Elle n'offrait comme décoration pas grand chose de remarquable : de vieux meubles branlants au bois rongé, sur fond de murs couleur sang.

Si cette salle doit être la pièce manquante au puzzle de sa guérison, le rouge est la couleur la plus appropriée, raisonna Cavannes, qui avait souvent résolu les énigmes du mal-être de ses patients dans des apothéoses sanglantes.

Ici, ils trouveraient probablement un ancien camarade baignant dans une mare d'hémoglobine, ou peut-être même le cadavre désarticulé du pauvre Willy. Le thérapeute s'y attendait à peu près aussi sûrement que Silveira.

Mais en vérité, celui-ci était mort de trouille, incapable d'enchaîner les pas. Il restait là, au milieu de ce qui ressemblait à une cabane forestière abandonnée, le visage livide, image vivante de l'effroi et de la mortification. Il y avait aussi quelque chose du déni et de la résignation, sur cette face rongée par la peur.

- Luis, c'est bientôt la fin, faites un dernier petit effort.

Pas un mot en réponse.

- Luis, insista le docteur, il faut que allions jusqu'au bout, sinon vous aurez fait tout ça pour rien !

Aucune réaction de sa part, si ce n'étaient des tremblements plus accentués.

Cavannes resta là quelques instants, à se demander quelle était la marche à suivre. C'était bien du salut de cet homme prostré dont il était question, il ne pouvait pas continuer à avancer sans lui. Mais d'un autre côté... ce lieu commençait à exercer une sombre fascination sur lui. Car, non seulement pour la première fois de sa vie professionnelle il avait l'opportunité d'observer de l'intérieur ce qui se tramait dans la psyché d'un malade, mais pouvait en outre presque la palper de ses doigts, analyser, comprendre et, pourquoi pas, « traiter » le problème à sa source. D'autre part, l'emprise de Silveira s'était amoindrie, de sorte qu'il lui était dorénavant possible d'agir à sa guise.

Cela ne faisait qu'accroître sa curiosité pour ce mausolée de terreurs enfouies et de fantômes à demi-enterrés.

Fais attention Roger, cet endroit commence à t'influencer...

Tout au fond de la pièce, il y avait comme une zone d'ombre dans le mur. Un boyau semblait s'y enfoncer dans la pénombre.

Il se retourna vers Silveira. Ce dernier était affalé sur le sol, dans un état quasi-léthargique.

- Écoutez Luis, je vais juste jeter un coup d'œil et ensuite nous irons ensemble, si vous le désirez.

D'accord ?

Un grognement indistinct s'éleva de la masse inerte.

Se jurant de vite revenir à ses côtés, il s'approcha précautionneusement du trou creusé dans le mur. A l'embouchure de celui-ci, un courant d'effluves nauséabondes lui assaillit les narines, tel un charnier lui rejetant ses miasmes. Il entendait aussi une rumeur lointaine qu'il identifia sans peine : celle des sous-bois, la nuit tombée. Il s'avança ainsi dans la galerie grossièrement taillée et aussi haute qu'un homme.

A vrai dire, le mot « boyau » était admirablement bien choisi, car les parois du tunnel paraissaient organiques et agitées de mouvements péristaltiques, semblables à un intestin. Elles suintaient également d'une mélasse visqueuse à mi-chemin entre le sang et les sucs gastriques. Le sol était clapotant, l'atmosphère viciée et irrespirable.

Roger Cavannes, en direct des boyaux d'un psychotique... à moins que ce ne soit son trou du cul mental. Mon dieu, je commence à perdre la boule !

Et pourquoi pas, après tout ? Il se trouvait dans la chapelle de l'âme de son malade, tout était

possible. Chez n'importe quel homme sain d'esprit, ce conduit serait d'un PVC bien propre, mais il était ici dans le subconscient de Luis Silveira, un maniaque – le « co-dépressif » pouvait être oublié, avec tout ce qu'il avait vu – dont le musée des horreurs n'avait rien à envier à un serial-killer. Se protégeant des émanations par son avant-bras plaqué sur le nez, il progressait en se demandant quelle surprise l'attendrait au bout.

Il en eut la réponse quelques instants plus tard, en débouchant sur une clairière baignée par le clair de lune. Les ombres jouaient entre les arbres, qui entouraient un petit étang. Sur la rive, le docteur reconnaissait la silhouette – de quelques années plus jeune – de son patient, accompagné d'une femme. Ils venaient visiblement de faire l'amour et se reposaient maintenant dans la douce brise de cette nuit d'été.

Soudain, il sentit la pression d'une main sur son épaule.

-Annie... fit la voix morte et désincarnée de Luis, dans son dos.

Cavannes se retourna pour lui demander s'il savait ce qui allait suivre à présent. L'homme avait la mine cadavérique et ruisselait de sueur. Panique, désarroi et fièvre stigmatisaient ses traits tendus.

-Non..., répondit-il du même timbre atonal. Ma mémoire a effacé les traces de ce souvenir, mais je sais que ça ne sera pas beau à voir.

Faisant à nouveau face à la clairière, le docteur en eut rapidement la confirmation. Un Silveira tout d'un coup hystérique se jeta sur la dénommée Annie, qu'il renversa de tout son poids, avant de se mettre à la cogner brutalement. En très peu de temps, la peau laiteuse de la jeune femme se recouvrit d'ecchymoses et meurtrissures de toutes sortes. Mais ce n'était apparemment pas assez pour son assaillant, qui continuait à la violenter sans relâche. D'où ils se tenaient, les deux hommes percevaient le choc sourd des coups de poing et des impacts du crâne de la victime sur le sol. La scène était tout à fait révoltante...

Derrière le docteur, Luis rongait son mal en silence, probablement trop atterré pour prononcer un seul mot.

Cavannes, lui, malgré la répulsion, étudiait ce qui se passait devant eux avec les yeux d'un analyste. Il voyait perler des larmes – de regret, de honte, de rage ? - le long des joues du persécuteur et en tendant l'oreille, crut entendre le Luis plus jeune crier, entre ses accès de colère.

- Tu n'es pas morte ! vociférait-il, en étreignant le cadavre de sa compagne. Paaas mooorte !! Venait-il de la tuer à mains nues ? Cette femme qu'il prétendait aimer et pleurer à la fois, en la rouant de coup. Il y avait là-dedans quelque chose de complètement surréaliste.

Seigneur... je viens de comprendre.

En une seule phrase, un déclic, toutes les pièces s'étaient remises en place.

Luis Silveira avait été animé dans son enfance d'un amour incestueux envers sa mère. Pas de cet amour tendre, naïf et immodéré qu'ont les enfants pour leur maman, non. Un amour réel, avec toutes les déviances et les fantasmes que cela impliquait. Ainsi, pendant les années qui suivirent, le gamin, puis l'adolescent, avait reporté cet amour impossible et avorté sur toutes les femmes qu'il rencontrait... jusqu'à cette Annie – portant quasiment le même prénom que sa défunte mère. Voulait-il, en touchant la mort de si près, retrouver les dernières traces de sa mère ? C'est en tous cas ce que suggérait cette comédie tragico-amoureuse des plus funestes...

Il en était arrivé à cette terrible conclusion lorsqu'un hurlement retentit derrière lui.

Un hurlement où semblait se déverser toute la détresse du monde. Faisant volte-face, il vit son patient se tordre de douleur, la tête prise dans l'étau de ses mains. Ce n'était pas là une souffrance physique, mais la manifestation de toutes ses peines, de sa haine envers lui-même, de sa culpabilité et de toutes les abominations qui avaient trouvé refuge à l'intérieur de son crâne, depuis sa plus tendre jeunesse.

Quand il rouvrit les yeux, c'est un regard terrorisé qu'il braqua sur Cavannes :

- VOUS !! C'est à cause de vous que tout ça est arrivé ! s'écria-t-il en tendant un doigt accusateur.

- M-mais... enfin, Luis. Je ne comprends p...

- STOOOP !!!

Épouvanté, il se mit à reculer dans le boyau, tel un enfant apeuré devant un croque-mitaine sortant de l'armoire. A peine le docteur amorça-t-il un mouvement vers lui que l'autre fit un bond en arrière, battant en retraite face à celui qu'il considérait comme le responsable de tous ses maux. Débousolé, Cavannes lorgna furtivement par-dessus son épaule, comme pour y chercher de l'aide. Mais il n'y avait plus à rien à voir. Paysage et personnages avaient disparu, se dissolvant dans un amas putride de chairs nécrosées et de végétaux décomposés : macabre toile figurant le processus de putréfaction en accéléré.

Quand il reporta son regard devant lui, le boyau s'était lui aussi volatilisé. Il ne restait plus que les débris érodés de ce qui fut jadis des tables, des chaises ou des placards. Et au bout de la pièce, Luis en train de franchir le seuil de porte en hurlant comme un dément, prenant la fuite en quatrième vitesse.

- Attendez-moi, cria le docteur en se lançant à sa poursuite, je vais vous expliquer !

Mais déjà l'autre n'était plus qu'une ombre au loin, uniquement identifiable aux échos de beuglements et de plaintes amères qu'il laissait dans son sillage. Ceci dit, Roger Cavannes n'était pas homme à baisser les bras et il continua la course en mémorisant tous les repères visuels qui s'offraient à lui. Il refusait de se l'avouer, mais il avait une peur panique de se perdre dans ce labyrinthe tortueux, ce purgatoire maudit digne des pires cercles de l'Enfer. En particulier depuis qu'il avait senti l'emprise de Silveira se raffermir, suite à son délire.

Essoufflé, il fit toutefois une pause en s'appuyant à une statuette.

Rationalisons : je suis perdu dans l'ancre de cauchemar de mon patient, mais quand il retrouvera un tant soi peu la raison... il reviendra me chercher. Il s'excusera, puis me fera sortir d'ici rouge de honte. C'est ça, exactement... c'est...

Il se figea en examinant la sculpture lui faisant face, éclairée par de puissants néons. Il se rappelait exactement la description que lui en avait faite Silveira et même s'il s'était momentanément égaré, il savait qu'ils avaient ensemble emprunté ce même chemin. Ici aurait du se trouver une sculpture de Willy le chien estropié, mais ce qu'il voyait maintenant à sa place...

Un homme corpulent, l'œil mauvais, armé d'un poing américain se jetant sur un enfant. Lui-même, à l'âge de huit ans.

Un hoquet horrifié, mélange de stupeur et de malaise, lui échappa.

Non, pas ça ! Pas moi !!

Alors, reprenant de plus belle sa poursuite effrénée en braillant le nom de son patient, il se lança dans les galeries, indifférent à tout. Indifférent aux images pernicieuses issues de son propre esprit se substituant à celles de Luis, aux représentations grotesques apparaissant devant lui ; indifférent à ces corridors parées de couleurs symboliques – même dans cette fuite éperdue, son âme de psychologue ne pouvait s'empêcher de les analyser : jaune, l'instabilité, orange, les perversions, gris, l'indifférence, brun, l'agressivité, etc. Indifférent aux larmes obstruant sa vue, tendu vers le seul et unique objectif de retrouver le dingue l'ayant catapulté dans ce repaire d'insanités. Indifférent aux bruits de porte...

Quoi ???

Une porte fermée, puis deux, puis trois ; un peu partout autour de lui. Les sons portaient et résonnaient loin dans ce vaste réseau de galeries, d'arcades et de salles reliées entre elles par des passages aussi larges que des tunnels. Puis, il entendit – sentit, même – un grondement formidable faisant trembler sol et murs, comme le double battant monumental d'un seuil de château claquant au milieu d'une tempête.

- Noooooon !! se lamenta-t-il, saisissant les implications du fracas. Ironie du sort, lorsqu'il se remit en marche, il se rendit compte qu'il se trouvait dans une allée transversale menant au hall d'entrée. Il déboucha l'instant d'après devant la gigantesque baie vitrée de celui-ci, guère surpris en voyant le visage de Luis Silveira de l'autre côté, lequel en prenait toute la largeur. Ses proportions étaient celles d'un géant.

- S'il vous plaît, Luis, gémit Cavannes, ne... ne me laissez pas là.

- Désolé, répondit le colosse, d'une voix tonnant aussi fort que celle d'un dieu. Je n'ai rien contre vous Roger, mais je crois enfin être arrivé à la fin de ma thérapie. Grâce à vous, docteur, et je vous en suis infiniment reconnaissant.

- Je vous en p-prie...

Dans l'ombre, derrière lui, il entendait déjà ruminer les démons voraces de son passé et le brouhaha de ses mauvaises expériences, affamées de se voir ainsi reconnaître.

- Mais je ne vous laisse pas seul, vous avez entre ces murs plein de vieilles connaissances. Sans compter les quelques invités surprise.

Il conclut d'un clin d'œil et se leva. Puis, il mit finalement sa masse énorme en mouvement, tournant le dos au docteur, à son musée, à ses vices, ses crimes, ses spectres et ses angoisses révolues.

Pour lui, tout s'était ici terminé.

Dans le gouffre menaçant laissé par cet immense vide, Roger Cavannes se mit à prier. Le voile obscur de la nuit – ou bien de sa propre folie – se refermait progressivement sur lui, à mesure que son esprit remplaçait celui du précédent propriétaire des lieux...

Noir... complexe d'abandon, mélancolie, désespoir.

\*\*\*\*\*

Après s'être rechaussé, Luis s'étira et se dirigea vers le bureau, au centre de la pièce. Celle-ci était toujours plongée dans la pénombre, mais ça ne le dérangeait nullement. Il sortit un chéquier de la son porte-document et le remplit posément, s'appliquant à respecter les champs appropriés et à écrire lisiblement.

« Mmmh allez, je rajoute un petit supplément de 20€, la séance d'aujourd'hui a vraiment été très bonne ! »

Il le posa bien en vue sur le sous-main du docteur, afin qu'on ne puisse pas le rater. Il se remit ensuite debout et enfila sa veste, posée négligemment sur le dossier de la chaise.

Enfin, il ouvrit la porte et lança un « merci docteur et à la semaine prochaine ! » enjoué, avant de la refermer derrière lui.

Quand il passa devant la standardiste, il lui offrit son plus beau sourire de playboy.

L'homme qu'il laissait derrière lui, complètement inerte, semblait avoir pris vingt ans d'un coup.

Son visage aux os saillants était affreusement blême et émacié. Sa bouche s'ouvrait sur un long cri muet, comme s'il avait été témoin du plus abominable fléau... une mince couche de salive en coulait, jusqu'au menton. N'auraient été ses yeux ouverts, on l'aurait pris pour le modèle du célèbre tableau de Munch.

A le voir ainsi, on aurait pu en déduire que la mort venait de le frapper, tant il ressemblait à un cadavre.

Mais derrière les écrans glacés de ses paupières, un faible et léger mouvement des rétines se laissait deviner...

# **Histoire d'un dernier voyage**

Le printemps venait de commencer. Les jardins quittaient leur triste manteau hivernal pour se vêtir de couleurs plus entêtantes les unes que les autres. Les rongeurs sortaient de leur terrier.

On pouvait à nouveau entendre les oiseaux chanter dès l'aube. Le soleil rendait les visages plus accueillants. Bref, tout le paysage changeait sous vos yeux.

Mais pas pour Erwan. Non pour lui, le paysage était le même depuis plusieurs semaines ; son petit studio aux murs gris et à l'odeur de chat crevé. Car Erwan était malade, incroyablement malade, même.

Les premiers symptômes étaient apparus quelques mois auparavant. Erwan était à ce moment là en vacances avec des amis dans le Sud-Ouest de la France. Influencés par leur jeunesse et leur témérité (ainsi que par des dizaines de bière), ils avaient décidés d'aller surfer par un jour de très mauvais temps. Lorsqu'ils étaient arrivés, deux d'entre eux s'étaient déjà dégonflés en voyant la taille des vagues et l'intensité avec laquelle elles atteignaient la rive. Mais Erwan faisant partie des plus intrépides (ou stupides), il prit sa planche et se lança.

Et ce qui devait arriver arriva. Au bout de quelques minutes seulement, une vague le prit par surprise. Il eut juste le temps de réaliser qu'il perdait l'équilibre, puis ressentit un choc violent à l'arrière du crane avant de s'évanouir.

Quand il revint à lui, il se rendit compte qu'il était allongé sur le sable, ses amis autour de lui.

Il tenta de s'asseoir, mais de puissantes nausées et une migraine naissante l'en empêchèrent.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il.

- Une vague t'a heurté, d'après ce que David a vu, elle a renversé ta planche, c'est ce qui t'a assommé.

- Oh, qui est venu me sauver alors ? Je lui dois un verre, j'imagine.

- Eh bien, David a réussi à te retrouver sous l'eau mais euh...

Erwan releva la tête, jetant un œil à Noémie, qui était en train de lui raconter ce qui s'était passé. Elle semblait inquiète, voir même effrayée.

- Mais quoi ?

- Eh bien, quand il t'a retrouvé... tu étais sous l'eau depuis plus de cinq minutes... évanoui.

- Alors quoi ? Vous avez du me faire du bouche à bouche, massage cardiaque pour que l'eau sorte de mes poumons. Pitié ne me dis pas que Georges m'a embrassé, là je serais vraiment traumatisé.

- On a essayé... tu ne respirais pas quand on t'a ramené sur la plage. Mais on a eu beau essayer tout ce qu'on pouvait pour te réanimer, rien n'a marché. Mais le plus bizarre c'est que j'ai vérifié ton pouls à un moment, et il était... totalement régulier, j'en suis certaine. Puis il y a une minute ou deux tu t'es remis à respirer tout à fait normalement.

Il se releva bel et bien cette fois-ci, oubliant les nausées et la migraine pour un instant.

- Attends, je suis resté combien de temps sans respirer au total ?

À présent, il remarquait qu'ils le regardaient tous très bizarrement, comme l'on regarde un insecte étrange trouvé au bord de la route, un insecte qui nous ferait garder nos distances à cause des dangereuses et irréelles pinces au bout de ses pattes.

- Je pense... environ un quart d'heure. Peut-être un peu plus.

Erwan ne songea même pas à leur demander si c'était une blague. Peut-être car il était encore un peu ivre, et que cela l'empêchait de penser avec raison, ou bien parce qu'il était trop hébété pour réellement réfléchir à la portée de ce qu'il venait d'entendre.

Ou alors, car il savait inconsciemment que c'était la vérité.

Plus personne ne parla de cet incident ensuite. La plupart devaient probablement le mettre sur le compte d'une hallucination collective due à l'alcool et à l'herbe. Mais surtout, ils ne voulaient plus y penser. Cela était trop bizarre, tout simplement.

Même Erwan avait essayé de tout oublier pendant un temps. C'était un jeune homme sans histoire, à la vie très simple. Il était étudiant en Histoire, d'intelligence moyenne. Aucun problème médical spécifique.

Donc, il retourna à sa petite routine en essayant de ne plus y penser. Mais l'incident l'obsédait malgré tout. Et il commença à s'immerger dans sa baignoire tout les jours en retenant sa respiration. Le plus souvent, il en ressortait au bout de deux ou trois minutes, aspirant de grandes bouffées d'air. Pourtant, il continuait, comme si un recoin de son esprit (viens) lui disait d'essayer.

Un jour il dépassa les quatre minutes – il gardait sa montre à chaque fois et la vérifiait pendant tout le temps qu'il restait sous l'eau – et atteignit même cinq minutes. Et au moment où il sentait qu'il manquait d'air, qu'il allait étouffer, il ne remonta pas son visage à la surface. Quelque chose (viens), son instinct peut-être, lui disait – l'obligeait en fait – de rester submergé. Et, toujours sous l'eau, il ouvrit la bouche d'en l'intention d'inspirer, s'attendant à juste remplir ses poumons d'eau, mais ne pouvant rien y faire. Mais lieu de ça...

Rien.

Il n'inspira pas. Et il se sentit aussitôt très bien. La sensation était des plus étranges ; il était là, sans respirer, sans même en éprouver le besoin, et il se sentait parfaitement bien. Au bout de dix minutes, il finit par sortir de la baignoire et recommença à respirer. Mais à présent, il pouvait s'arrêter quand il le voulait, et pour aussi longtemps qu'il le désirait, en fait s'il continuait à respirer la plupart du temps, c'était juste par habitude.

Le second symptôme apparut peu après. Justement un jour où il montrait à sa petite-amie du moment comment il pouvait stopper sa respiration indéfiniment. Il remplit la baignoire puis s'immergea. Sa copine, Cindy, restant debout dans la salle de bain à l'observer. Au bout d'une dizaine de minutes elle commença à paniquer et plongea sa main dans la baignoire, pour le faire sortir, mais elle la retira aussitôt avec un cri de douleur. Erwan, se rendant compte que quelque chose n'allait pas, émergea.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- L'eau, elle est brûlante, dit-elle, les larmes aux yeux.

Et effectivement les doigts de Cindy étaient déjà rouges alors qu'elle ne les avait plongés dans l'eau qu'une seconde. Elle transpirait également. Et le miroir était couvert d'une épaisse couche de buée. Pourtant, Erwan ne sentait pas la chaleur de l'eau, et sa peau n'était pas marquée. D'ailleurs maintenant qu'il y pensait, il n'aurait même pas su dire à quelle température l'eau était, où même à quel point il faisait chaud dans la pièce.

Ce fut la dernière fois où il vit Cindy.

Il tenta d'autres expériences après ça, comme plonger sa main dans de la glace, où passer ses doigts au-dessus d'une flamme. Apparemment son corps ne réagissait plus aux températures extrêmes.

Il commençait à avoir très peur.

Il refusait d'aller voir un médecin. Il était possible que ça soit parce qu'il avait peur qu'on l'enferme comme cobaye, ou bien juste parce qu'une voix (viens) lui disait de ne pas le faire.

Il n'allait plus en cours à présent. En fait il n'avait quasiment plus aucun contact social. Il n'était plus sorti de son appartement depuis un mois. Il lui avait fallu presque une semaine pour se rendre compte qu'il n'avait même plus besoin de se nourrir, ou même de boire. Il ne respirait plus du tout à présent, il en avait perdu l'habitude. Il rigola un moment sur le fait qu'il semblait plus facile de s'arrêter de respirer que de fumer. Mais le rire ne dura pas. Il plongeait de plus en plus vers la dépression et la folie. Ses sensations tactiles avaient complètement disparues. Il avait essayé de percer sa peau avec une aiguille, mais il n'y arrivait pas. Pourtant, elle semblait aussi souple qu'avant. Il ne comprenait plus rien. Ses pensées lui échappaient, ou plutôt elles semblaient lutter contre une autre forme de pensée (viens) dont il n'était pas l'origine. Il passait la plupart de ses journées à rester prostré dans un coin de sa chambre – il ne dormait plus – ou, parfois, à faire les cent pas dans l'appartement en touchant tout ce qu'il pouvait. Il essayait de se souvenir. Se souvenir de la sensation que produisait la moquette au toucher, le plastique, ce que ça faisait d'avoir chaud ou froid, ce qu'on ressentait quand on se coupait le doigt avec une paire de ciseaux ou lorsqu'on se cognait le petit orteil contre un meuble.

Et quelque chose de nouveau apparut.

Il lévissait.

Il ne le remarqua pas tout de suite car ça commença à un millimètre du sol à peine – et le fait de ne plus avoir de sensations physique n'aidait pas – mais le phénomène s'aggrava de jour en jour. Bientôt, il se retrouva au plafond, mais il sentait le désir (viens) d'aller plus haut. Il réussit à ouvrir sa fenêtre, et alors, il s'envola. De plus en plus haut, et de plus en plus vite. Il n'avait même pas de problèmes de pression à gérer. Pas d'oreilles à déboucher ni rien.

Et avant même qu'il s'en rende compte, il était dans l'espace.

C'est là qu'il comprit réellement qu'il n'avait plus aucune emprise sur son corps. Il était attiré (viens) par une force extérieure. Il ne pouvait plus qu'observer et constater. Il n'avait pas la moindre idée de la vitesse à laquelle il se déplaçait. Ce qui était d'autant plus difficile à évaluer dans l'espace, certaines étoiles sortaient de son champ de vision très rapidement, mais comment savoir à combien d'années-lumière de lui se trouvaient-elles ? Et il y avait aussi la notion de temps. Depuis combien de temps voyageait-il comme cela à présent. Des semaines ? Des années ? Plus ? Son corps ne semblait pas vieillir, mais à ce stade, ça ne voulait pas dire grand-chose.

Et un jour (nuit ? quelle importance ?), il arriva devant quelque chose. C'était une sorte de gigantesque bâtiment en plein milieu de l'espace. Mais plus il s'approchait, et plus il voyait d'autres bâtiments apparaître. En fait, c'était une ville, une ville spatiale. Planant au milieu de rien. Sans planète sur laquelle reposer. Erwan volait à présent au-dessus de cette cité (viens).

Il remarqua que des tunnels en verre ou similaire connectaient les différents bâtiments. Il y avait du mouvement à l'intérieur de ces tunnels. La ville était donc habitée.

Il nota qu'il commençait à perdre de l'altitude. Il longea un building en descendant, des formes de vie étaient discernables à travers les vitres, et même s'il n'eut pas trop le temps de les examiner, elles ne semblaient pas trop différentes de lui, des êtres humains. Il atterrit dans ce qui ressemblait le plus à un jardin. Même s'il ne reconnaissait aucun des arbres, ni aucune des fleurs. Et que l'herbe était de couleur rosée. Il y avait d'autres individus dans ce jardin. Immobiles comme lui. En les voyant le premier mot qui lui traversa l'esprit fut « disposés ».

Certains lui ressemblaient plus ou moins, d'autres pas du tout, comme cette chose faite uniquement de tentacules ou cet être apparemment constitué de gaz.

Mais bientôt, Erwan arrêta de les regarder, il n'y arrivait plus, tout comme il ne parvenait plus à penser.

Même sa peur commençait à s'estomper.

\*\*\*

- Mesdames et messieurs, ne collez pas vos mains sur les parois s'il-vous plaît. Merci.

Voici donc Le Jardin du Souvenir. Comme vous le savez, nos ancêtres ont créé toutes les autres formes de vie existantes dans l'univers. Et ils ont inclus dans l'ADN de toutes un gène spécial permettant à un spécimen de chaque de revenir ici passé un certain point critique où son espèce serait en danger d'extinction. Cela afin de nous permettre de contempler à quel point l'évolution a travaillé sur la création de ces grands hommes et femmes de notre passé. Bien, la visite continue sur votre gauche. Faites attention aux fils, nous sommes en travaux.

Sur la console principale, un voyant vert s'alluma.

- Hey, Bob ! Le nouveau spécimen vient d'arriver.

- Deux secondes, je finis de pisser. C'est quoi cette fois-ci.

- Code Blue213. Humain.

- Ok. Voyons ça... ah ça y est, j'ai un visuel. Bon ça va, il a pas l'air abîmé, on va pouvoir le mettre avec les autres.

- On dirait qu'il flippe.

- Tu m'étonnes, regarde les courbes. Le programme de suppression physique et psychique n'est pas encore complété. Il doit faire dans son froc.

- ...

- Ouais, enfin s'il pouvait encore le faire. Passe-moi une clope.

- Tiens. Tu devrais le déposer près de cet arbre. L'emplacement est pas mal.
- Ouais, je vais passer en contrôle manuel. On sait pourquoi il est revenu celui-là ? Il se passe quoi sur Blue213 ; guerres, comète, dérèglement climatique ?
- Attends, les infos arrivent sur l'écran. Alors... oh bordel, tu vois ça ?
- Ouep. Apparemment, y a l'embarras du choix. Tout ce dont le programme du gène est certain, c'est que les êtres humains de Blue213 n'en ont plus pour longtemps.
- Les pauvres gars...
- ...
- Bon, on se fait une pizza ?

水母  
KUGARE

Aux mains qui modèlent la glaise.

Avant de défrayer la chronique, l'Opticus connut une existence plutôt discrète.

Les événements qui s'y déroulèrent le révélèrent aux citoyens qui n'avaient même pas soupçonné qu'un tel cinéma existât dans leur ville. Le gérant était un vieux japonais, exilé après la disparition de tous les siens morts à Hiroshima.

Il s'appelait Toshiro Tagame.

Sa seule chance dans la vie fut d'être le fils d'un commerçant prospère qui avait placé ses capitaux à l'étranger sentant la défaite du Japon inéluctable. L'attitude de M. Tagame trahissait le désespoir des déracinés, malgré une éducation de réserve. Il parlait peu tant il avait honte de son accent et son cœur, bien décidé à ne plus jamais s'attacher à qui ce soit, avait tenu à l'écart quiconque lui avait montré de l'intérêt.

Arrivé en France, M. Tagame s'était entiché d'une petite salle de cinéma et, sans rien connaître de l'exploitation cinématographique, il l'avait achetée. Son établissement ne possédait qu'une salle de cinquante places.

A l'Opticus, la programmation ne suivait qu'une seule exigence : que le film soit japonais ! Cette lubie du vieux propriétaire avait deux raisons. La première étant d'offrir le raffinement aux barbares et, la seconde — plus intime — de garder un contact avec les siens et sa patrie. Durant de nombreuses années, blotti dans la cabine de projection, il revisitait son pays et son histoire, le cœur alourdi de nostalgie, le corps écrasé par le poids de l'exil. Sur la pellicule, il retrouvait ses compatriotes et les codes d'une société plus civilisée au travers d'aventures où l'honneur des seigneurs de guerre côtoyait l'érotisme discret des courtisanes. Émerveillé, il parcourait des paysages, en découvrait d'autres dont on lui avait vanté la beauté. Lorsque Tagame commença à exploiter l'Opticus, le cinéma venu du Japon était encore une attraction, un spectacle réservé aux initiés ; l'unique salle n'avait jamais accueilli plus de quinze spectateurs pour une même séance. Les entrées ne couvraient jamais les frais d'exploitation. Le train de vie de M. Tagame ne s'en trouvait pourtant pas affecté ; un héritage confortable suffisant à entretenir l'Opticus et sa projection quotidienne.

Séance tenue, même sans autre spectateur que le projectionniste.

Toute sa vie tournait autour de cette passion dévorante.

Tagame voyait la société japonaise évoluer au travers des films qu'il diffusait. Et jusqu'aux événements qui l'ébranlèrent, il composait sa programmation mensuelle selon les quatre courants définis — selon lui — comme les piliers de la culture cinématographique de son pays.

Une semaine du mois était consacrée à l'un de ces genres.

Il y avait la semaine du Japon contemporain, celle d'une société encore traumatisée par la guerre qui l'avait fait orphelin. Un peuple en quête d'identité, tiraillé entre les traditions séculaires et la modernité mondialisée.

Lui succédait la semaine des films historiques où des shoguns éructaient leurs malédictions en se faisant seppuku sous une pluie de pétales de cerisier, alors que des geishas fardées accompagnaient son agonie en jouant du Koto.

La troisième semaine, les films de yakuzas étaient à l'affiche.

Cette semaine était la préférée de Tagame qui se reconnaissait dans ce Japon glaçant et torturé. Dans ces films ultra-violents, il trouvait un exutoire à son sentiment de perte perpétuelle, un apaisement profond dans cette fureur exprimée. Une empreinte profondément sophistiquée s'imprimait dans le déchaînement de la violence aveugle.

Ce paradoxe lui plaisait follement.

La fin du mois était réservée aux films de fantômes.

Autant les films où des Yakuzas déchaînés tirant à l'Uzi dans des tripots enfumés ne choquaient pas M. Tagame autant ce genre mêlant terreur et fantastique le répugnait. Ces films malsains arrivaient à réveiller des terreurs enfantines que M. Tagame croyait avoir apprivoisées.

Malgré cela, il leur consacrait sept séances car, au-delà des sujets terrifiants, les réalisateurs de son pays excellaient dans ce style, distillant une frayeur lénifiante chez les spectateurs tout en respectant les codes de l'esthétisme.

Les scénarii retors et complexes étaient nourris par la mythologie protéiforme des Yokais, entités fantomatiques souvent effrayantes, invisibles et omniprésentes. Le dépouillement de la mise en scène avait un effet de focale sur la terreur qu'inspirait l'histoire, rendant insoutenable des moments où il ne se passait pas grand chose.

Une ombre furtive vous faisait sursauter, inoculant un malaise persistant au fond des tripes. Le public européen était friand de ce cinéma troublant et anxiogène. L'Opticus voyait défiler des poignées d'ados en mal de sensations fortes, des puristes du cadrage et du scénario ainsi que des amateurs de fantastique lassés par la débauche d'effets des productions américaines.

Ce mercredi soir là, ils n'étaient que huit à attendre l'ouverture du cinéma.

L'Opticus se trouvait dans la vieille ville, perdu dans un labyrinthe de rues étroites, souvent mal éclairées. Pourtant, il était difficile de le rater : l'oeil de néon rouge ornant l'étroite devanture jetait une lumière violente sur la façade voisine. Du bout de la rue, on repérait son éclat comme un marin, le phare. Au dessus d'un rideau de fer baissé, son nom s'écrivait en lettres noires : Cinéma Opticus. En attendant l'ouverture, les gens discutaient devant le rideau clos. Ils se connaissaient pratiquement tous, de près ou de loin. Ils formaient un groupe d'initiés, aux mains triturant nerveusement le programme mensuel de l'Opticus, illustré de l'oeil rouge de l'enseigne. Tagame imprimait cent de ces feuillets qu'il déposait dans les bibliothèques publiques et les foyers d'étudiants de la ville. Sur le rideau de fer, deux de ses programmes étaient affichés — un recto, un verso — informant les passants, rassurant les anxieux.

Le film du soir s'appelait KUGARE.

Malgré la réputation sulfureuse de ce film, peu de personnes attendaient dehors. Cette version restaurée de KUGARE — réalisée trente années auparavant — n'intéresserait sans doute que les passionnés.

Baignant dans le halo rouge de son enseigne, le petit groupe d'habitues piaffait, encore excités de voir ce film mythique, ravis de parfaire leur culture personnelle — voire tribale.

Un frisson parcourut le groupe à la levée du rideau de métal.

Un guichet vitré en occupait la majeure partie. M. Tagame s'inclina sobrement devant les clients et s'installa dans la cabine. Derrière elle, un couloir éclairé s'arrêtait sur une porte claire qui menait à la salle de projection. La file se forma. Les gens payèrent et rejoignirent la grande pièce blanche et carrée où s'alignaient cinq rangées de dix fauteuils housés de velours rouge.

Le dernier client rentré, Tagame attendit un quart d'heure avant d'aller tirer le rideau de fer. Unique employé, il fermait le cinéma une fois le dernier spectateur rentré. Les habitués étaient d'une ponctualité exemplaire.

Il rejoignit, à l'étage, la petite cabine de projection. Le réduit était occupé par deux projecteurs anciens, chargés de deux énormes bobines contenant KUGARE, un moyen métrage de cinquante minutes. La deuxième machine étant programmée pour démarrer à la fin de la première, M. Tagame pourrait regarder tranquillement le film, sans se préoccuper du changement des bobines.

Il s'installa dans un vieux fauteuil en cuir, près de la console de commandes.

Les bobines avaient été livrées le matin même.

La lourde caisse portait les adresses de l'Opticus et de la société de production Okimu, basée à Okaïdo.

Dans un but uniquement promotionnel, cette société proposait le prêt gracieux d'une copie nettoyée de KUGARE. M. Tagame en avait fait la demande le mois dernier, renvoyant un coupon découpé dans les pages de son magazine de cinéma préféré. Quelques jours plus tard, il reçut un courrier du président de la société Okimu, se félicitant de la diffusion de KUGARE en France. Il promit à M. Tagame de lui livrer les bobines pour ce mercredi.

Et ce matin, un livreur de la Fed-Ex était venu lui remettre un énorme colis frappé du logo de la

société Okimu. Son président remerciait le gérant d'avoir choisi de projeter KUGARE dans son établissement.

La contrepartie du prêt gratuit ordonnait une unique diffusion du film avec renvoi des bobines, à ses frais, à l'adresse indiquée sur le bordereau les accompagnant, dans un délai de trois jours maximum après projection.

Tagame s'étonna de cette façon de procéder, contraire à ses règles pragmatiques.

Les méandres du monde contemporain continuaient de bousculer son bon sens de vieillard. Le colis ouvert contenait deux grandes bobines protégées dans des emballages circulaires de métal. Dessus était posé un listing informatique, aux destinations cosmopolites : Washington DC, Tokyo, Oslo, Rio...

Ce procédé témoignait de la rareté des bandes, et il se demanda même s'il n'avait pas entre les mains la copie unique de ce film. Toutes les destinations antérieures de l'Opticus étaient barrées d'un trait noir.

A côté de chaque cinéma apparaissait la date de livraison et en dessous, la date limite du renvoi des bobines. M. Tagame nota qu'un délai de trois jours séparait la date d'arrivée et de départ dans chaque établissement. Après la projection de KUGARE à l'Opticus, le film devait partir pour un cinéma nommé El Parador del Horror, à Alicante.

Il déballa les bobines, les chargea sur les projecteurs pour la séance du soir. Au fond du colis, il trouva un mince dossier de presse. Sa lecture lui révéla peu sur l'intrigue du film.

Les noms des techniciens au générique ne lui évoquèrent personne. KUGARE était proclamé comme une des expériences cinématographiques de la peur parmi les plus brillantes. L'histoire était celle d'une femme incroyablement belle et étrange au nom d' Umiko. Sa beauté semait la discorde entre trois frères, héritiers d'un clan puissant.

Très vite, elle fut assassinée pour ne pas faire éclater la fratrie et son fantôme revenait se venger.

L'action se passait sur une île, la femme était précipitée du haut d'une falaise. Mr Tagame se rappela du scandale autour du film car il fit grand bruit à l'époque.

Une rumeur circulait, affirmant que l'actrice jouant Umiko avait été vraiment sacrifiée durant le tournage, jetée dans l'abîme pour satisfaire les délires morbides d'un réalisateur pervers. D'autres morts suspectes seraient survenues dans les mois suivants parmi l'équipe de réalisation.

Ragots, arguments publicitaires, coïncidences avant sa distribution ?

Mais il ne rencontra pas le succès escompté et tomba vite dans l'oubli. Néanmoins, il ouvrit la porte à un genre nouveau où une multitude de réalisateurs puisèrent une inspiration créatrice.

M. Tagame ne put s'empêcher d'éprouver une curiosité morbide au démarrage de la projection. Il se recueillit un instant, en priant ses ancêtres pour ne pas rencontrer de problèmes techniques. Il appuya le bouton pour éteindre l'enseigne extérieure. Dans la ruelle sombre, l'oeil cyclopéen ferma sa paupière aveuglante, plongeant la rue dans les ténèbres.

Chaque spectateur s'enfonça dans son fauteuil, le regard fixant le mur lisse et blanc qui servait d'écran. Deux grands et élégants haut-parleurs le bornait à gauche et à droite et une estrade profonde le séparait de la première rangée de fauteuils.

Dans la cabine, Tagame éteignit la salle et baissa une manette à sa droite.

Le premier appareil de projection s'alluma dans un souffle, projetant son faisceau au travers de la pellicule engagée dans son ventre. Le mécanisme cliqueta, déroulant la bande de celluloid.

Le film commença.

Les yeux s'écarquillèrent dans l'obscurité.

Les hauts parleurs grésillèrent dans la salle.

Le faisceau d'images vint frapper le mur immaculé et y déroula son histoire.

La scène s'ouvrait sur un paysage épuré, aucune musique n'accompagnait cette séquence.

La caméra était immobile, posée à une dizaine de mètres du bord d'une falaise. Le premier plan était occupé par un cèdre planté au bord d'un gouffre, sur un tapis d'herbe rase. Le vent incessant avait courbé l'arbre, lui interdisant d'étendre ses branches vers la droite.

Son feuillage dense dessinait un trait épais de calligraphe dans un ciel couleur de perle. Derrière l'arbre s'agitait un océan tumultueux percé d'îles aux arêtes déchiquetées.

L'écume frangeait de blanc le pied des falaises.

Sur l'île la plus proche, on apercevait des bateaux de pêcheurs amarrés dans une crique. Soudain, comme surgis de la mer, des idéogrammes montèrent à la surface de l'écran et le crevèrent par surimpressions avant de s'effacer, remplacés par d'autres à un rythme monotone.

Le générique se déroula doucement, sans autre musique que les vagues fracassant les rochers et le bruissement du feuillage.

L'océan impétueux faisait tanguer les bateaux de pêche sur le débarcadère.

L'audience était hypnotisée, le souffle retenu. Un très lent travelling avant s'amorça vers le bord de la falaise.

Les contours devinrent plus accidentés, le vertige gagna en danger.

Tous sursautèrent quand une main ensanglantée jaillit de l'abîme pour venir racler la pierre, hissant un corps hors du précipice.

La caméra se figea à quelques mètres de la main. Elle cherchait avidement une aspérité du rocher pour s'y agripper. Les doigts repliés en crochets, creusaient la pierre pour s'y ancrer, et résister au vide. Les ongles étaient ébréchés et fendus. Un râle monstrueux sortit de ce corps qui luttait désespérément pour s'extraire de l'abîme.

Un cri perçant fit sursauter l'assemblée.

Tagame se boucha les oreilles, le visage interdit.

La plainte vibrante cessa subitement. L'écran devint noir.

水母

KUGARE

ondula vers la surface de l'écran et le creva.

Une musique douce précéda la séquence où apparut une femme brossant ses longs cheveux moirés, à genoux sur une natte.

Elle souriait au reflet que lui renvoyait le miroir. Ses gestes étaient rythmés, hypnotiques. Elle possédait une beauté étrange, de grands yeux rapprochés, un nez mince et une bouche pulpeuse gardant en son sein une langue voluptueuse.

Il se dégageait d'elle une sérénité de déesse. Toute son attention était tournée vers le lissage de ses longues mèches couleur d'encre. Le plan devint plus large et découvrit une mesure qu'elle occupait seule.

L'intérieur misérable, le dénuement de sa condition, ses coiffures et sa tenue modeste laissaient présager que l'action se passait à l'époque des shoguns.

Cette femme prénommée Umiko menait une vie de maraîchère, bonne voisine et courtisée par les paysans locaux. Un jour, trois frères — seigneurs de guerre — vinrent à se perdre près de sa maison. Ils s'accordèrent à la trouver très belle et décidèrent de l'enlever pour en faire leur concubine. A la cour du père, la jeune femme fut bien traitée même si sa vie était celle d'une esclave destinée à distraire les trois frères. Le déroulement de l'action était assez lent mais expliquait beaucoup de choses sur ce qui était en train de se nouer.

On devinait que chacun des frères s'amourachait d' Umiko de jour en jour, augurant un prochain fratricide. La justesse du jeu des acteurs et la pertinence des scènes opéraient sur l'auditoire.

Tous étaient enchantés par le film et s'étonnèrent, en leur for intérieur, qu'il n'eut pas plus de succès.

M. Tagame y retrouvait la tragédie de son peuple, magnifiée par une justesse nipponne, au travers de l'accomplissement du destin d'Umiko.

Les spectateurs étaient émus par le sort de cette femme étrangement belle qui ne semblait trouver la sérénité qu'en brossant sa soyeuse chevelure. Sur l'écran, les événements s'enchaînaient. Le père des trois hommes était le seul à se rendre compte de l'issue fatale de la situation et décida de supprimer Umiko.

Il préférait briser le coeur de ses fils que de les voir s'entretuer. Aussi, il donna rendez-vous à la

jeune femme sur la falaise, sous le cèdre de la première scène. Alors qu'elle s'approchait de l'homme au visage buté, on devinait qu'elle savait que son sort était scellé et qu'elle allait vers la mort avec la noblesse d'une tragédienne grecque.

Ses yeux, épicerie de sa beauté, portaient la foi des madones.

Il la toisa, elle baissa la tête.

Il lui parla et s'agita vivement sans qu'on puisse saisir ce qu'il lui disait. A un moment, il la saisit par les épaules. Elle tenta de résister à sa brutalité mais la lutte fut brève et déloyale. Bien vite, il la mit par terre et la frappa à la tête.

Assommée, il la prit dans ses bras, molle comme une poupée de son. A pas lents, il s'approcha du bord de la falaise. Elle continuait de faiblement se débattre. Décoiffés par les coups du père, ses longs cheveux noirs l'enveloppait tel un voile et quelques mèches évadées balayaient le sol. Au bord du précipice, le père se tint un instant en hurlant un mot qui fut avalé par le vent. Puis, il tendit ses bras alourdis par le corps de Umiko et, sans autre forme de cérémonie, le lâcha dans l'abîme. Long cri mêlé de surprise et d'effroi.

Un cri perçant dont l'écho résonna longtemps dans le coeur des spectateurs. Son acte ignoble accompli, le père sortit du champ après avoir jeté un bref regard dans l'abîme. On retrouva le long plan du début.

Le cèdre étalant son feuillage contrarié vers la gauche comme un trait de pinceau mouillé et derrière, l'océan et son chapelet d'îles.

Dans la salle, tous retenaient leur souffle, encore estomaqués par le réalisme saisissant du crime.

Les mains implorantes que la femme tendaient vers son agresseur, sa surprise qui ne semblait pas feinte, sa stupeur lorsqu'elle fut frappée au visage.

Et ce cri ! Ce cri !

Cette scène installa un sentiment de malaise perceptible dans l'auditoire.

Tagame sursauta alors que la seconde bobine s'enclencha dans un bruit ronflant et cliquetant. Il était profondément ébranlé par ce qu'il venait de voir et comprenait comment la rumeur qui entourait KUGARE était née. Cette scène de meurtre portait de tels accents de vérité qu'il était difficile de ne pas croire que cela s'était réellement produit. Son esprit repoussa le trouble qui l'assaillit, et il se concentra sur le film.

La scène suivante s'ouvrit sur un jardin zen.

Sous un orme, le père réunit ses fils. En fin stratège, il leur annonça qu'Umiko venait d'être enlevée par un clan hostile qui lui disputait biens et territoires.

Ce voisin lui faisait de l'ombre et il comptait retourner la fureur de ses fils contre son ennemi. Les trois frères furent estomaqués par la nouvelle, promettant de se venger, de tuer jusqu'au dernier de ces maudits chiens pour ramener Umiko dans leur sérail.

Le père déborda, alors, de satisfaction.

Personne ne remarqua la tâche noire qui vint se congolmer dans le bord supérieur droit de l'écran. Cela ressemblait à ces marques auxquelles les projectionnistes se réfèrent au moment de changer de bobine sauf que cette tache persistante ondulait et se déplaçait comme une méduse à la surface de l'eau.

Parfois opalescente, parfois sombre, elle pulsait doucement à la surface de l'écran. Alors que les seigneurs de guerre rassemblaient leurs troupes, elle finit par attirer l'œil de quelques spectateurs.

Un défaut du matériel, une saleté prisonnière sur la lentille, penseront-ils avant de replonger avec avidité dans les préparatifs de la vendetta.

La séquence se clôturait alors que la milice des trois frères se mettait en route pour en découdre avec le clan hostile.

Le plan suivant était celui de la falaise et du cèdre.

Sous la frondaison de l'arbre, on distinguait nettement la silhouette désarticulée d'une femme. Un rideau de cheveux noirs devant sa tête baissée, comme si son cou était brisé. Ses mains sanglantes pendaient et étaient crispées comme des serres aux ongles cassés. La silhouette restait immobile

dans une attitude de pénitente.

Sur l'écran, la tache sombre quitta le bord et glissa le long du coin droit avec une souplesse liquide. La caméra amorça un lent travelling arrière quand la caricature de femme se mit en mouvement, droit vers le spectateur. Sa silhouette était comme parcourue de tremblements telluriques, brouillant ses contours.

Malgré son aspect cassé, le corps qui s'avavançait dégageait une volonté surnaturelle. Le voile de cheveux qui s'agitait au gré de ses contorsions grotesques laissait apparaître une peau blanche comme la craie. Son regard de Gorgone restait habilement caché derrière ses cheveux ondulants comme des algues compactes et poisseuses.

Toujours, sans que personne ne la remarqua, la tache sur l'écran se déplaça en bas du bord du cadre. Elle se tordit et se contorsionna au fur et à mesure que la silhouette s'approchait de la caméra que son travelling arrière trop lent n'arrivait pas à distancer.

Soudain, elle s'immobilisa.

Elle semblait presque inoffensive.

S'il n'y avait ces cheveux cachant des horreurs et ces mains tordues aux ongles cassés, elle paraîtrait fragile. L'apparente tranquillité de la femme fit vibrer les nerfs de l'auditoire, cédant au déchaînement glacé de la violence psychologique.

La tache se déploya dans l'ombre de la créature qui reprit sa marche suppliciée vers les spectateurs. Son image se brouilla et se distordit en traits hachurés comme celle d'une télévision mal réglée.

Comme pour en accentuer l'effet, les haut-parleurs crachotèrent et derrière ces craquements monta le cri insupportable qui avait suivi la première apparition de la main sanglante étreignant le rocher. La plainte stridente et lugubre envahit la salle tandis que la suppliciée sortit du mur. S'extrayant de la surface de celluloïd traversé par la lumière, elle se tenait au fond de l'estrade, ridicule et tordue.

Les spectateurs furent instantanément saisis par l'effroi. La femme bancale au visage masqué par une chevelure lourde se dressait à une vingtaine de mètres d'eux, ses mains abimées comme des moignons à vif pendant le long de ses cuisses. De sa gorge s'échappèrent de terribles coassements funèbres. Les mains agrippées aux accoudoirs, les spectateurs étaient terrorisés à l'idée de faire quoi ce soit. Dans l'unique petite salle de l'Opticus, le temps venait de se suspendre. Les regards étaient braqués sur la femme gémissante... et réelle. Le film continua dans un autre espace-temps. Tous regardaient l'abomination. Soudain, son cri mourut et elle s'effondra en avant, dans un mouvement sans grâce, avant de se mettre à ramper. Tous sursautèrent avant de s'enfoncer un peu plus dans leur fauteuil, s'étonnant de ne pas hurler, de ne pas s'enfuir. Son reptation fut laborieuse, son corps brisé menaçant de se rompre à chaque mètre parcouru. Maintes fois elle prit appui sur ses bras pour tenter de se relever, sans jamais y parvenir.

L'effort pour animer ses membres brisés paraissait colossal, inhumain. Ses grands cheveux noirs glissaient le long de ses épaules et de son dos en mèches serpentes. Ses plaintes devinrent plus gutturales puis cessèrent net alors qu'elle disparu, à quelques mètres de la première rangée de fauteuils. Avant de s'évaporer, elle tendit une main sanguinolente en direction des spectateurs comme celle du noyé cherchant du secours. Personne n'osa bouger un cil, tous étaient en apnée.

Tagame ne vit pas l'apparition rampante sur l'estrade, pas plus qu'il ne perçut la panique en train de se répandre dans l'audience.

Il se passionnait pour la chorégraphie de l'attaque menée par les trois frères qui, dans l'épreuve, recouvraient leur complicité mise à mal par la beauté étrange de Umiko.

Ils éventraient et égorgeaient dans une virtuosité poétique.

La fureur de leurs assauts était digne des plus grands combattants et faisait honneur à leurs ancêtres. Dans la salle de visionnage, les spectateurs étaient terrorisés. Un frôlement sur leurs visages les sortit de leur catatonie. Comme répondant à un appel silencieux, les pupilles sans âme montèrent vers le plafond dans un mouvement parfaitement synchrone. Occupant toute la surface du plafond, telle une fresque dédiée au dégoût, le visage enfin dégagé de la femme les dardait de ses yeux maléfiques.

Son regard était terrifiant, accusateur. La pupille sombre affleurait un iris malsain, marbré de veines broyées. Ses lèvres étaient lacérées par ses dents éclatées, la mâchoire déboîtée pendante. Autour de cette ovale blafard aux béances monstrueuses, ses cheveux couleur de poix tombaient sur eux comme des filets visqueux ondoyant dans l'eau, et les entortillant.

Dans la cabine de projection, M. Tagame se figea.

L'immense visage fantomatique qu'il aperçut derrière le monceau de cheveux au dessus des spectateurs fit vaciller sa raison. Des mèches glissantes souillaient la vitre de projection, brisant le faisceau de lumière dansante. Pas un bruit ne s'échappait de la salle, si ce n'est cet horrible coassement continu aux inflexions grinçantes qui s'échappait des haut-parleurs. Le mur qui servait d'écran ne laissait apparaître que des bouts du film, ceux qui arrivaient à percer la masse mouvante de la chevelure. Le coeur dans un étai, il tomba à terre et s'adossa à la paroi, assis sur ses fesses.

Dans la salle, les clients du cinéma, le cou tordu vers les hauteurs, étaient incapables de se détacher du regard du Léviathan tant son spectacle écrasant les happait dans ses maléfices. Ils étaient réduits au silence et à l'immobilité par l'injonction de sa présence. Les cheveux de la Gorgone ondulaient dans l'air, telles des anguilles serpentant dans l'onde et venaient caresser leurs visages, leurs bras, leurs poitrines.

Le contact avec ces mèches était maudit, elles poissaient comme des tentacules d'un poulpe putrescent. Pourtant, aucun ne chercha à s'en protéger, à s'en dégager. Les doigts fichés dans les accoudoirs, la tête levée et les regards révoltés, les spectateurs contemplaient les ondoiements de la toison qui se replia vers le milieu du terrible visage jusqu'à l'occulter dans ses remous grouillants. La masse de matière moutonneuse se dispersa sur le plafond et alla se filer dans un coin sombre de la salle.

Là, elle sembla s'agiter avant qu'un rideau de cheveux ne descendit le long du mur. Quand il toucha le sol, il se divisa en courants qui investirent prestement les cinq rangées de fauteuil. Les huit regards n'avaient rien perdu de ce ballet infernal. La panique devint contagieuse à l'instant où une poigne violente vint saisir le bras de chaque spectateur.

A côté de chacun d'eux, huit incarnations de la femme suppliciée les tenait, leurs ongles effilées plantés dans le bras.

Les cheveux gluants dégagés, elles hurlaient leurs coassements homicides, en approchant leurs visages dénaturés à quelques centimètres du leur. Les regards malades leur ouvrirent la porte sur les enfers. Tous suffoquèrent avant de succomber. L'adrénaline pure propulsée par une peur ancestrale leur explosa littéralement le coeur. Le film était fini.

La salle silencieuse restait plongée dans le noir. Au bord de l'estrade se tenait l'apparition maléfique, dans une pose tranquille et inquiétante, les bras le long du corps, la tête lourde. Huit cadavres lui faisaient face, les yeux exorbités, la bouche figée sur un cri. Tagame restait prostré, dos au mur, incapable de bouger. Maintenant, normalement, les gens devraient se préparer à sortir.

Et râler parce que Tagame ne rallumait pas la salle, ne venait pas lever son rideau de fer pour qu'ils puissent rentrer chez eux.

Un brouhaha devrait monter vers lui alors que les gens s'échangeaient des impressions autour du film mais la salle était une tombe. Bravant sa terreur, il jeta un regard furtif au travers de la lucarne. Malgré le peu de clarté, il vit la silhouette corrompue qui se tenait toujours au bord de l'estrade, et il devina des masses immobiles dans les fauteuils. Son regard revint sur se poser sur la créature. Sans avoir relevé sa tête cachée par la noirceur vivante de ses cheveux, la femme tendait un de ses doigts abîmés vers lui. Il se jeta en arrière, en poussant un cri d'effroi. Deux secondes plus tard, il dévalait l'escalier, son vieux coeur au bord de l'infarctus. Tagame, si pondéré d'habitude, était dans un état épouvantable. Il eut du mal à reprendre le dessus. Ses mains agitées de tremblements ne l'aidèrent pas à faire jouer le cadenas qui permettait l'ouverture du rideau de fer. Derrière lui, aucun bruit. Ce silence l'oppressa d'autant plus. Le rideau de fer se leva relâchant un peu de la pression qui l'écrasait.

Il ne prit pas la peine de le baisser avant de s'enfuir vers sa voiture, cela ne servirait à rien pour stopper la malédiction à ses trousses mais cela permettrait, même s'il en doutait, à un de ses clients de s'échapper. Il était persuadé qu'ils étaient tous morts. Au delà de ce massacre qui allait le ruiner, Mr Tagame craignait pour sa vie car il avait été vu et il le savait. Même si le contact n'avait pas été établi aussi bien qu'avec l'auditoire, il avait été désigné par la créature.

Il avait vu KUGARE, et il devrait le payer de sa vie.

Ainsi se vengent les fantômes japonais de ceux qui viennent se repaître du spectacle de leur trépas. Il ne faisait plus aucun doute pour lui que les rumeurs concernant ce film étaient vraies. On avait filmé le meurtre de cette actrice, précipitée dans l'abîme. Son corps sacrifié avait été investi par un esprit maléfique, de ceux qui rôdent dans les abîmes de l'océan.

Et maintenant, elle revenait pour se venger et pour punir. Il trembla en évoquant cette scène affreuse de son trépas : le cèdre tordu, la brutalité du père, le cri d'Umiko habité par la stupeur. M. Tagame était persuadé que l'acte avait été volontaire, et que le réalisateur avait opéré dans un but obscur.

Peut-être avait-il voulu que ce Yokaï se manifeste, en lui offrant une victime, un corps pour s'incarner ?

Il conduisit au hasard le plus loin possible du cinéma Opticus, pondérant à grand peine son pied sur l'accélérateur. Il rejoignit une autoroute et sur le long ruban monotone, il tâcha de reprendre ses esprits. Dans la culture nipponne, toute malédiction a un charme pour la défaire. Une formule qui permet de stopper la contagion, de révoquer les esprits avides de vengeance et c'est sur cette issue que se jeta tout son pragmatisme. Un antidote ?

Il réfléchit à ce qu'il savait du film. Tant d'éléments lui échappaient, mais il essaya tout de même de rassembler les indices à sa disposition. KUGARE venait juste d'être restaurée, et rediffusée...

Peut-être que cela avait réactivé la malédiction ? Peut-être le nettoyage de la bande avait-il relevé de minuscules idéogrammes essentielles à son accomplissement ?

Et si l'aimable président de la société Okimu savait très bien ce qu'il faisait, à l'instar du réalisateur de KUGARE ?

Il s'arrêta sur une aire d'autoroute. Il sentait la menace d'un œil vengeur posé sur lui. Il s'attendait, à chaque instant, à entendre les coassements lugubres de la créature, déployant sa chevelure comme le funeste émissaire de sa matérialisation. Il se battit pour ne pas céder à la panique. Son psychisme était au bord de l'effondrement et son corps de vieillard lui semblait faible et fragile.

Quels choix s'offraient à lui ? Fuir ? Détruire les bobines de KUGARE ?

Tagame doutait de la capture de la créature. Au pire, elle deviendrait prisonnière dans notre réalité. Non, il fallait la remettre dans le film, lui faire regagner les images d'un monde flottant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Mais comment faire ? Comment faire ?

Tagame soupira, extrêmement las. Son impuissance était un verdict de mort. Si seulement sa curiosité de cinéophile envers ce film sulfureux n'avait pas été aussi aigüe ? Si seulement il n'avait pas envoyé ce coupon découpé dans un magazine, en bénissant ses ancêtres de lui avoir permis de mettre la main sur un film aussi rare ? Si seulement il s'était renseigné sur la société Okimu avant de leur faire confiance ! En repensant à cette firme, Mr Tagame se rappela leurs curieuses exigences commerciales : la diffusion unique, et le renvoi des bobines à une autre adresse que celle de leur siège social, dans un autre pays, et ce trois jours exactement après la diffusion. Il se remémora le listing d'adresses, le parcours illogique du film à travers le monde. Là, se trouvait la clé. Dans ces menus directives, précises, et obsessionnelles du détail, apparemment sans lien. Il devait s'en débarrasser, la renvoyer, la transmettre. Tagame comprit tout dans un éclair.

C'est comme si un Yokaï, bénéfique celui-là, se tenait sur le siège passager et lui soufflait la solution. C'est un choix cruel qui s'offrait à lui. Soit il détruisait ou gardait la copie de KUGARE plus de trois jours. Et samedi soir, Umiko viendrait pour lui !

Soit il l'envoyait en Espagne et sauvait sa vie au prix de la mort de ceux qui assisteront à sa projection.

Il s'affaissa sur son siège, et il revit le film de sa vie, comme s'il allait mourir. Le rideau de fer était toujours levé. En plein milieu de la nuit, la rue était tranquille. Réprimant la terreur qui le secouait, il pénétra silencieusement dans le cinéma, se forçant à rejoindre la salle de projection. Il s'y enferma après avoir vérifié qu'il était bien seul. Même s'il savait que cette mesure était illusoire, cela le rassura et le calma. Il se persuada que le fantôme ne viendrait pas pour lui avant trois jours. En tremblant, il ralluma la salle. Les huit cadavres étaient écroulés dans leurs fauteuils, certains avaient plongé en avant. Ceux dont il put voir le visage étaient défigurés par une crispation extrême. L'estrade était vide. Mis à part les huit cadavres, tout semblait normal. Tagame s'employa à décharger les bobines maudites des projecteurs. C'était étonnant comme des gestes habituels ont une vertu apaisante dans les situations anxiogènes. Ainsi, en remballant les films dans leurs cylindres de métal, M. Tagame retrouva une contenance et la terreur, qui le broyait, desserra sa prise. Il plaça le dossier de presse au fond du colis, puis les bobines et il y scotcha le listing informatique, après avoir barré d'un trait noir l'adresse de l'Opticus. Voilà, le paquet était fini, identique à celui qu'il avait reçu. Il a pris sa décision avant de revenir au cinéma. Sa terreur conjuguée à la volonté de se débarrasser du fantôme de Umiko ont eu raison de son humanisme. Il était prêt à payer le prix pour enlever le mauvais oeil braqué sur lui. Certes, des innocents allaient payer pour sa lâcheté, cela le torturait. Mais qu'y pouvait-il, après tout ? Il n'était qu'un vieillard, abandonné de tous, qu'un rouage d'un ensemble complexe qui lui échappait. N'était-ce pas aussi injuste pour lui, au fond ? N'allait-il pas payer, lui aussi ? A ne pas en douter, ce qui s'était passé ce soir à l'Opticus allait le ruiner, le priver de son cinéma, de sa réputation et l'engloutir dans les méandres judiciaires et administratives. A partir d'aujourd'hui, sa vie allait être misérable, de toutes les façons mais il décida de vivre dans le remord comme ses prédécesseurs, supposa-t-il. Il acheva de se convaincre qu'il n'avait pas le choix en composant, au petit matin, le numéro de l'agence Fed-Ex locale. A l'autre bout du fil, la voix souriante de la réceptionniste l'informa qu'un livreur passerait chercher son paquet dans l'heure et lui assura qu'il sera à Alicante samedi matin, dans la pire des éventualités. Après avoir remis le colis au livreur, Tagame déchira le programme du mois prochain. Sa passion était morte. Ses rêves aussi.

FIN

# **Sangro Lacrima**

Sur l'accotement légèrement en surplomb, il observait le paysage. Un panorama désertique teinté d'ocres brûlants et de vifs carmins. A ses cotés, le constable Ignacio Mendez suivait son regard, dans l'expectative.

-Alors, vous voyez quelque chose ? hasarda-t-il, dans son espagnol natal.

-Je vous jure, c'était là, juste hier ! répondit le journaliste, dans la même langue (l'accent et l'assurance en moins).

-Je ne demande qu'à vous croire, senior Lucas, mais je crois en savoir un peu plus sur la région que vous. Rappelez-vous que je suis né ici.

Ouais d'accord, ça c'est un putain d'argument, pensa l'autre.

-Désolé, mais Sangro Làgrima n'existe pas, continua le représentant de la loi.

Le silence accueillit cette dernière remarque, que seul le souffle aride rompit de son hululement. Mendez avait la posture stoïque d'un shérif de far-west, les mains de part et d'autre de sa ceinture, sa moustache en guidon voletant au vent. Il était petit, mais trapu, semblant taillé dans le même roc que les pierres de ces contrées désolées. On l'avait, semble-t-il, crée à partir du sol et du sable de la région : immuable et inébranlable. Il faut avouer que le sud de l'Espagne n'était pas non plus l'endroit le plus accueillant au monde.

-Une légende, rien de plus. Vous en avez la preuve sous les yeux, poursuivit-il en désignant la plaine sans fin devant ses yeux.

L'horizon parsemait ses infinies perspectives de roches, de végétation rase et de débris minéraux, mais il n'y avait nulle trace de vie humaine dans cette immensité. Aucune, sauf la ligne interrompue d'une route de terre qui s'arrêtait à un ou deux kilomètres en face d'eux. Quelques pancartes et flaques d'huile séchées attestaient de la présence d'un ancien chantier à cet endroit, mais il avait dû être abandonnée depuis des années.

Mendez se tourna vers son compagnon en se grattant l'arrière du crâne : -Ce sont les restes d'une route qui devait relier Sorbas au reste du réseau, plus à l'ouest. C'est la ville la plus proche d'ici et elle est à vingt-huit kilomètres. Avec cette route, qui aurait plus ou moins rejoint celle où nous nous tenons maintenant, Sorbas aurait pu être beaucoup plus facilement accessible. Mais les ressources de la région étaient très pauvres à l'époque, et ils ont dû stopper net les travaux, il y a une trentaine d'année.

-Mais ça n'explique pas ce que j'ai vu, répondit l'autre, légèrement agacé. Je l'ai vu là, justement, là où se trouve cette foutue route ! Droit devant.

Il mima ses gestes avec tant de colère et d'exaspération à la fois que le constable en esquissa un petit sourire indulgent.

-Il est possible que vous ayez confondu avec Filomena, c'est de ce côté-là (il indiqua sa droite de la tranche de la main, de l'autre côté du léger canyon), plus loin encore que Sorbas, ça ressemble à la description que vous m'avez fait. Mais je vous le répète une fois pour toutes : Sangro Làgrima n'existe pas, c'est un vieux conte de culs-bénis.

-Humpf, fit son interlocuteur, visiblement contrarié.

-Peut-être avez vous eu une hallucination causée par la chaleur ? tenta-t-il, conciliant. Vous avez pas idée de ce que j'ai pu entendre dans mon bureau comme histoires, à propos de voyageurs perdus, qui ont vu ou cru voir des choses. Pour peu que vous soyez légèrement déshydraté...

-C'est bon, c'est bon, j'ai vu un mirage, c'est ça ! Je vais rentrer dans ma voiture, mettre la clim' et boire un bon coup avant de me reposer.

-C'est ça, acquiesça Mendez en sachant très bien que l'homme n'en ferait rien. Mais je peux aussi vous raccompagner en ville et vous offrir une bière, si vous voulez. Cette chaleur fait perdre les pédales, vous savez.

-Nan c'est bon, merci. Je vais faire une sieste et verrai ensuite quel itinéraire prendre pour me barrer d'ici au plus vite.

Pour avoir la conscience tranquille, le constable lui rappela le chemin et l'invita à une dernière halte à Aceldad avant de quitter la région. Puis, il souhaita une bonne après-midi à ce type sympathique

mais un peu paumé. Il monta dans son véhicule – une antiquité jurassique mettant plusieurs minutes à démarrer – et salua l'homme d'un geste amical, en les contournant, lui et sa voiture. Quelques secondes plus tard, le bruit du moteur n'était plus qu'une rumeur dans les gémissements fantomatiques du vent. L'homme se tourna une nouvelle fois vers la plaine devant lui et essaya de percer de ses yeux inquisiteurs le voile occultant du désert. Il avait fait près de deux-mille kilomètres pour contempler de ces mêmes yeux les trésors qui se cachaient ici. Et il ne se laisserait pas rouler par un flic de campagne se jouant des touristes ! Il avait vu Sangro Làgrima et comptait bien la retrouver et en explorer tous les mystères...

\*\*\*\*\*

Mathieu Lucas-La Roche – nom à rallonge un peu pompeux à son goût – était journaliste pour des revues spécialisées et des guides de tourisme. Il se devait non seulement de référencer, noter et critiquer les hauts-lieux touristiques, mais aussi de les dénicher ; en cela son travail était bien plus ardu que la plupart de ses compères. Il l'exécutait cependant avec un infailible talent, d'où sa réputation dans le milieu.

Chaque année, il ajoutait de nouvelles destinations à visiter, de nouveaux sites inédits dans les catalogues de ses employeurs. Car si les gens faisaient appel à lui, c'était surtout pour sa capacité à trouver des endroits sortant un peu des sentiers battus. En Suisse par exemple, il avait mis la main sur un complexe hôtelier souterrain, dont les piscines et autres bassins thermaux étaient creusés à même la pierre. En Micronésie, il avait découvert un temple abritant une statue d'une dizaine de mètres de hauteur, représentant un dieu en forme d'orang-outang et sculpté en bois massif. Au Colorado (dans un cadre assez similaire à l'Andalousie), il avait assisté à une foire aux serpents à sonnettes, exposant aussi bien les héros du jour par milliers que les produits fabriqués à partir de ceux-ci.

Il avait vu toutes sortes de choses et voyagé dans les endroits les plus étranges du globe, tel un explorateur de l'insolite. Et le meilleur là-dedans, c'est qu'on le payait pour ça ! En République Tchèque, à Kutna Hora, il visita l'une de ses plus incroyables destinations. Le lieu en soi était somptueux et macabre à la fois : la chapelle d'un ossuaire, que l'on avait décoré des milliers d'ossements qu'elle contenait ; construction d'une morbide et fabuleuse décadence. Les os formaient des arches, des fresques et même un lustre d'une richesse époustouflante, ensemble baroque et génial à la gloire de la mort. C'est sous ce lustre même qu'il entendit parler pour la première fois de Sangro Làgrima. Le terme était sorti de la bouche d'un confrère autrichien.

-Une ville perdue au fin fond de l'Andalousie, paraît-il. Sauf que ce n'est pas un monument pour les morts, mais une église qui aurait ainsi été construite. Une église toute entière, faite d'os noircis qui la ferait ressembler à une antre démoniaque.

-Vraiment ? fit Mathieu. Mais pourquoi...

-... n'en avez-vous jamais entendu parler ? Parce qu'il s'agit d'une légende ! Allez au pays faire votre enquête et c'est ce que tout le monde vous dira. Mais fouillez aussi dans vos livres d'histoire, et vous verrez que les épidémies ont fait pas mal de morts là-bas, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Au niveau des ossements, ça colle. On m'a raconté beaucoup de choses à propos de Sangro Làgrima... et en ce qui me concerne, il y a un petit soupçon de je-ne-sais-quoi là-dedans qui me donne envie d'y croire. Le journaliste accueillit ces paroles avec tout le scepticisme que le métier lui avait appris. Des histoires rapportées par des amis de lointaines connaissances, il en avait entendu lui aussi et il n'avait pas découvert de huitième merveille du monde pour autant.

-Et pourquoi vous me dites tout ça, au fait ? demanda-t-il en continuant de prendre des photos autour de lui. Vous l'avez trouvé, vous, Sangro Làgrima ? Vous y êtes allé ?

-Nan, mais j'ai lu vos guides et vous avez la réputation d'un homme déterminé. Alors je sais que s'il y a bien quelqu'un capable de retrouver cette foutue ville, c'est bien vous, Herr Lucas.

-OK. Et cette légende, elle raconte quelque chose d'autre ? Une indication un peu plus précise, peut-être ?

-Allez donc l'écouter sur place, si vous voulez en savoir plus ! lança l'autrichien en s'éloignant, un

rictus mondain épinglé aux lèvres.

Mathieu fit mine de poursuivre son shooting comme si de rien n'était, mais la graine de la curiosité était déjà plantée. Dans ce métier, on apprenait rapidement à trier les informations des déchets. En l'occurrence, il avait la promesse d'un saphir enveloppé dans un emballage d'excréments. Le lendemain, ses affaires étaient néanmoins prêtes pour le premier avion à destination de Grenade. Avant même d'avoir posé le pied sur le sol espagnol, il avait déjà une vague idée de son futur lieu de recherches. En recoupant les informations sur le net – dur dur, même pour un fouineur chevronné comme lui – il avait réussi à situer sa zone d'investigation dans le sud-est du pays, dans un champ d'environ cent-cent cinquante kilomètres. Dans la province d'Almeria, exactement. En arrivant là-bas, il trouva vite ce qui deviendrait son « pied-à-terre » dans ce no man's land : Aceldad. Une petite bourgade andalouse typique, comptant moins de cinq cents âmes. Le genre de patelins avec sa cohorte de petits vieux, son bar miteux et ses fontaines à pompes – un monde où les termes « wi-fi » ou « lecteur mp3 » n'existent pas et n'existeront sans doute jamais. Le genre d'endroits où en laissant traîner ses oreilles, on pourrait peut-être entendre parler d'une église construite en os calcinés...

En général, il se fiait autant à son instinct qu'aux racontars. La meilleure technique restait encore la bonne vieille méthode de la bière gratis au premier comptoir venu. Ce qu'il mit en application en pénétrant dans le tripot d'Aceldad – qui aurait pu être un saloon un siècle auparavant –, juste après avoir déposé ses affaires à l'auberge attenante. Un vieillard à la barbiche usée, assis seul à une table isolée, lui sembla une « proie » satisfaisante.

-Sangro Làgrima ? fit-il en réponse à une des questions de Mathieu, après un court échange de banalités.

Le jeune homme se contenta de hocher la tête d'un air faussement neutre.

-Tu dois déjà en avoir entendu parler pour venir me questionner, reprit le vieux, la voix colorée d'un accent rocailleux. Que veux-tu savoir au juste ? Tu veux que je te dise où elle est censée se trouver ?

Il ponctua sa tirade d'un éclat de rire qui tonna dans le bar comme un éboulement.

-Bien entendu, c'est une légende du folklore local qu'on se raconte dans les moments creux des soirées. Mais si tu veux la connaître telle quelle, alors tu ne trouveras pas meilleur conteur que moi. Tu veux l'entendre, p'tit gars ?

-Et comment !

Barbiche tapota du bout de l'ongle sa choppe de bière, d'un geste explicite. Il attendit en souriant que le journaliste passe la commande et ne rouvrit la bouche qu'après avoir vidé un tiers de sa nouvelle choppe.

Puis il prit un air affecté et commença son récit les yeux dans le vague, quelque part derrière les lambris usés du plafond.

-Dans la région, et plus particulièrement dans cette vallée d'Almeria, on dit que les mauvais esprits étaient nombreux. Je ne suis pas superstitieux guapo, mais les anciens l'étaient très certainement il y a plusieurs siècles, et je les comprends. Tu as entendu parler des Maures ? Mathieu acquiesça silencieusement.

-Ils ont dû ramener ici, du temps des guerres, leurs croyances et leurs malédictions. C'est sûrement ce que se disaient nos aïeux. Mais toujours est-il que l'on croyait, en ces temps-là, aux mauvais esprits. Et d'après ceux qui nous ont légué ces terres, ils étaient très forts et malfaisants par ici. Il se passait des tas de choses que l'on leur imputait : des femmes perdaient leurs enfants, des cadavres étaient retrouvés mutilés, sans explication, des manifestations étranges terrorisaient les habitants du matin au soir. Toutes sortes de malheurs qui rendaient la vie bien dure à ces gens, qui n'avaient déjà pas un quotidien facile. Alors un jour, on décida de chasser les esprits, ou de s'en protéger, si vous voulez... Nouvelle lampée de bière, suivie d'un bref rot.

-On construisit avec les os des morts un... enfin, une espèce de « rempart » contre ces espiritos. L'idée vint d'un missionnaire, de passage dans le coin pour quelques semaines. Puisqu'il avait avec lui la bénédiction des cieux, il s'était dit qu'il pourrait construire une église et en faire une sainte

forteresse contre les forces du mal. Avec les ossements, qu'il fit noircir dans un feu sanctifié, il pourrait alors effrayer les esprits eux-même. Une église faite avec des os humains, tu me diras, c'est p'tet pas très catholique, remarqua-t-il d'un ton égrillard, mais si ça pouvait ramener la paix là-bas, tout était bon à prendre ! Tu comprends ?

-Naturellement, rétorqua Mathieu, qui avait pourtant du mal à se faire à l'idée.

Des flashs de Kutna Hora lui revinrent en mémoire et il eut du mal à ne pas trouver l'ensemble un brin malsain. Mais après tout, il était athée et avait entendu des choses bien pires au fil de ses pérégrinations.

-On construisit donc l'édifice avec les os des morts au combat ou des épidémies - qui avaient décimé à l'époque de larges franges de population. Travail fastidieux et compliqué, mais qui porta ses fruits. Et plutôt rapidement, même. On dit que c'était bâti d'atroce façon, avec des angles et des pointes dans tous les sens, des croix en tibias décorées de vertèbres, des vitraux ornés de crânes polis. Quelques os auraient été trempés dans du sang frais. On raconte même que ce sang-là coulait de certains d'entre eux.. T'imagines un peu ? Ça devait être si horrible à voir que même les pires démons n'auraient osé s'en approcher. Dès lors, Sangro Làgrima retrouva son calme d'antan. Le souffle sec du désert rythma à nouveau les journées de sa cadence et les problèmes à résoudre revinrent à des notions plus terre-à-terre : l'eau, la nourriture, la bonne santé des hommes ou du bétail. Tout ce qui avait toujours fait la routine d'Almeria, en dehors de la guerre et des esprits. Seulement...

Barbiche fit à ce moment-là une pause théâtrale et prit une posture solennelle, les yeux grand ouverts. Il jeta un coup d'oeil par une des fenêtres, comme si le sujet de son histoire se trouvait là en-dehors. Puis, il poursuivit :

-Seulement, un jour le missionnaire mourut. Durant son séjour, il avait pris l'habitude de faire des promenades qui pouvaient durer des journées entières. Un matin, on retrouva son corps à moitié dévoré et tout désarticulé dans la rue centrale... juste en face de l'église. La main tendue en direction de la croix de façade ; peut-être pour maudire une dernière fois le Seigneur qu'il avait renié.

-René ?

-Eh oui ! Il a commis le péché de chair, plusieurs fois. La luxure et la débauche. Il avait l'alcool facile, disait-on. Au fond de son coeur, il possédait sûrement encore la foi, même avec tous ces vices... mais je crois que son séjour à Sangro l'a profondément déprimé. Toutes ces forces malveillantes ont dû le marquer et l'éloigner peu à peu des pas du Seigneur.

Il avait prononcé ces mots comme si lui-même se confessait. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre, d'un léger ton de regret :

-Ainsi, on raconte qu'il s'est peu à peu détourné de l'Église et que même s'il officiait en son nom, le Tout-Puissant n'était plus derrière lui pour le guider. Notre missionnaire a trahi sa sainte mission, et tout ce qui s'ensuivit en a découlé logiquement.

-Et d'après la légende, qu'est-ce qui aurait causé cette mort ? relança son jeune interlocuteur, totalement pris par le récit.

-T'en pas une petite idée ? Pas la moindre... ? Je me demande si tu m'écoutes bien depuis tout à l'heure.

Un sourire énigmatique zébra les traits craquelés du visage du vieillard. Ce vieux pocheton est en train de se payer ma gueule ! S'il croit que je me suis tapé deux mille bornes pour lui payer des bières, il va m'entendre... Mais au lieu de s'échauffer, il rebrancha les câbles fumants de ses neurones les uns aux autres. Ils étaient momentanément passé du mode « attentif » à « cible verrouillée ».

-Les esprits ? lança-t-il, dubitatif.

Barbiche approuva d'un signe de tête. Il termina son geste en la renversant complètement, laissant un torrent de houblon liquide lui dévaler le gosier.

-On ne dit ni pourquoi ni comment dans la légende ; juste que les esprits l'ont foudroyé de leur haine. Peut-être que la protection de l'église n'était plus assez forte... peut-être la colère des âmes

perdues était-elle supérieure à cette « barrière ». Toujours est-il qu'à partir de ce jour-là, Sangro a cessé d'exister. Les esprits l'ont littéralement dévoré de leur fureur, en voyant que ni Dieu, ni Ses faveurs ne pouvaient sauver les humains ou leurs villes de leur destinée... Sangro Làgrima, si elle a déjà figuré sur une carte, ne l'a plus jamais été à compter de cette date. Comme une poussière happée dans une tempête de sable. Le vieil homme reporta ensuite son regard vers l'extérieur, ressentant peut-être le poids écrasant du désert autour de lui et l'infime possibilité qu'il puisse y avoir une part de vrai là-dedans. Mathieu se fit lui aussi songeur quelques instants, sans briser le silence. Foutue histoire... une ville entière bouffée par une nuée de démons ? Même ce cinglé de Sam Raimi n'imaginerait jamais un truc comme ça. Y avait-il une chance pour que cette légende n'en soit pas une ? Si des gens avaient créé la « rumeur » Sangro Làgrima et d'autres l'avaient relayé jusqu'à nos jours, c'est bien qu'il devait y avoir quelque chose, même en lisant entre les lignes...

-Blasphème !

Il sursauta si violemment qu'il faillit en renverser la table.

-P... pardon ? bafouilla-t-il à l'adresse du conteur éméché..

-Il a blasphémé en baisant des putains et en maudissant le Seigneur. Le missionnaire. C'est pour ça que l'église a cessé de les protéger. Pauvre fou, marmonna le vieil homme, le regard toujours au delà des vitres, perdu au fond de quelconque abîme intérieur. Cette fois-ci, il n'y avait aucune feinte, aucune ruse de comédien. Puis, dans un chuchotement, tels des mots trop précieux pour être prononcés à l'emporte-pièce, il souffla :

-Depuis, seules les personnes à l'article de la mort peuvent entrevoir Sangro. L'ultime vision de l'agonisant, c'est cette ville qui n'existe plus.

Le journaliste se tourna vers Barbiche. Celui-ci, blême, se leva d'un seul mouvement, puis se dirigea en boitant vers la sortie, sans dire un mot.

\*\*\*\*\*

Partout où il recueillit des témoignages – que ce soit à Aceldad même, à Sorbas, ou Tabernas – on lui rapporta à peu près la même chose. Les habitants de la région voyaient Sangro Làgrima dans leur dernier souffle ou, variante intéressante, peu avant un grand malheur. Comme une promesse de désastres à venir. Les gamins disaient l'entr'apercevoir dans leurs cauchemars, après avoir commis des méfaits et les vieillards dans leurs grands moments de fatigue, quand ils tâtonnaient du pied dans le monde des esprits. Mais la mort était presque toujours un facteur récurrent dans toutes ces affirmations. Ces demi-certitudes en main, il décida d'aller mener l'enquête sur le terrain. Que cette cité ou église digne d'une histoire d'horreur existe ou non, il n'y avait encore que la vérification in-situ pour le déterminer. D'après tous ces indices, il avait une idée plus ou moins précise de sa localisation : un rayon d'une vingtaine de kilomètres à l'est entre Sorbas et Tabernas. Peut-être la ville se situait-elle dans le prolongement sud-est de cet axe, mais sa truffe entraînée de limier touristique l'amenait plutôt vers la première option. Il se munit donc de cartes, de bouteilles d'eau fraîche et de son matériel ; et fonça dans le désert sud espagnol. Moins de deux journées s'étaient écoulées depuis son arrivée et la ville perdue était déjà devenue une obsession dévorante.

Jeudi après-midi. Chaleur étouffante, sueur collante et sable dans les cheveux. Il n'avait pourtant pas quitté son véhicule, mais la poussière de roche érodée s'infiltraient partout, même en roulant. A quelques occasions, il avait coupé le moteur pour observer plus attentivement certains sites, muni de ses jumelles, pour confirmer ou infirmer des impressions. Aucune ne s'était jusque-là avérée payante. Puis, alors que la route toujours aussi morne continuait à défiler sous ses roues, il crut voir quelque chose scintiller. Nouvel arrêt sur le bas-côté. Il s'empara fébrilement des jumelles sur le siège passager et ajusta la focale d'un geste nerveux. La vaste plaine désertique qui s'étendait sous ses yeux était vaguement délimitée à gauche par des collines rocheuses et à droite par les reliefs d'un étroit canyon. Au milieu, un chemin de gravier ou de pavés – trop loin pour distinguer – serpentait dans le goulot naturel ainsi formé. Et sur un de ses cotés, un petit champignon indistinct... Une fois les jumelles réglées, il put alors contempler ce qu'il était venu chercher : une ville perdue au milieu du désert. Sur toute sa longueur, une rue centrale la traversait et en son centre, un édifice

sombre qu'il avait du mal à discerner.

-Wouhouuu !! Bordel de madre ! s'écria-t-il, hystérique.

Sangro Làgrima se tenait là, tranquille, à compter les années sous le soleil d'étuve espagnol. Ça y est, je l'ai trouvé ! Barbiche et les autres vont en péter une durite !! Hey, mais attends voir... N'était-ce pas un peu trop facile ? Cette ville mythique, dont on vantait l'inaccessibilité et sa difficulté à pouvoir être retrouvée sur les cartes, ne lui était-elle justement pas apparue un peu trop facilement ? Soit ce bled pourri n'avait rien à voir, soit il allait bientôt croiser la faucheuse, à en croire la légende. En même temps, c'était perdu au milieu du désert ici ; certaines routes n'étaient même pas terminées ou goudronnées. Les squelettes d'animaux se desséchant au soleil étaient en ces lieux une réalité aussi prégnante que la chaleur ou la terre qui se craquelle sous les pieds... Dans un endroit comme celui-ci, il était facile de se perdre et de mourir. Pourquoi un village n'aurait-il pas pu s'y cacher à la vue des hommes pendant des siècles ? L'adrénaline et l'excitation dopant ses mouvements, il remplit son sac à dos du strict minimum et s'extirpa de la voiture. Puis, il courut jusqu'au coffre et en sortit une mallette, dans laquelle il choisit les meilleurs filtres et objectifs pour son lourd appareil photo Pentax – lequel pendait déjà à son cou, retenu par une lanière. Mais avant de s'élancer, il hésita un bref instant. La route s'élevait en léger surplomb, par rapport à la vallée à ses pieds. Jetant un coup d'oeil vers le bas, il s'aperçut que l'escarpement rocheux sur lequel il se trouvait devait mesurer entre les quinze et vingt mètres de haut.

-Rien à fout' ! lança-t-il à son cerveau trop prudent, qui avait rapidement perdu le bras de fer contre son tempérament.

Il actionna la fermeture centralisée de son véhicule et enjamba la glissière de sécurité. Au sommet de l'escarpement, il jeta un nouveau coup d'oeil vers la ville, à un peu plus d'un kilomètre de là. Elle n'attendait que lui, le scintillement qu'elle lui avait lancé en guise de courtoise invitation. Alors, s'accroupissant, puis tournant le dos à celle-ci, il se mit à tâtonner des mains et des pieds pour trouver les meilleures prises sur la pierre. Moins d'une demi-heure plus tard, il posait le pied au sol, prêt à braver les dangers du désert andalou.

\*\*\*\*\*

-Saleté de chaleur, ça rigole pas ! Marmonna-t-il en s'essuyant le front de l'avant-bras. On l'avait bien prévenu, mais au contraire de destinations plus exotiques où la mousson venait adoucir les températures, il n'y avait aucune échappatoire dans ce bout de désert européen. Ses réserves d'eau étaient à moitié épuisées, mais le crépuscule ne tarderait pas ; autant pour les degrés ! Mais ça veut dire aussi que t'auras plus de lumière pour prendre des photos, sombre crétin. Il avait déjà vidé plusieurs pellicules à photographier la ville sous tous les angles, mais cela ne lui ne suffisait pas. Après une marche éreintante de plus d'une heure – finalement, la distance était bien supérieure à un kilomètre –, il était arrivé là en fin d'après-midi. Il avait dans un premier temps fait un tour des lieux. La ville semblait conçue sur le modèle typique des villes de western : une rue centrale où s'alignaient les commerces et plusieurs artères perpendiculaires, plus étroites. On était cependant bien loin du mythe de l'Ouest, tout sonnait ici plus vieillot et misérable.

Et naturellement, pas un seul signe de vie. Si ce village avait été habité, c'était il y a des siècles de ça... Mathieu avait ensuite arpenté l'axe central et l'avait shooté avidement, ne manquant aucun détail. Maisons délabrées, granges en ruines et auberges décapitées dessinaient la physionomie fantôme de Sangro Làgrima. Bien entendu, il s'était gardé le meilleur pour la fin, la pièce de résistance : l'église. Celle-ci ressemblait assez bien aux descriptions qu'on lui en avait fait. Tout en angles et saillies pointues, rivalisant de menace et de puissance dans l'imbrication de ces os innombrables, noirs comme les couloirs d'une nécropole. Une impression de force et de malaise se dégageait de l'édifice, même en plein soleil. Sur la façade, une croix gigantesque – assemblage habile de dizaines de fémurs et péronés – semblait monter la garde. Celle-ci impressionnait autant qu'elle effrayait, car si l'on en croyait la légende, elle suintait constamment de sang frais, pour mettre en déroute les mauvais esprits. Et à bien y regarder, Mathieu crut déceler une teinte plus sombre sur certaines parties... Auto-suggestion ? Peut-être, mais il ne put réprimer un frisson. Une

voix intérieure le pressa d'oublier ces considérations et de reprendre ses photos. Il ne lui restait pas plus d'une heure de lumière et il devrait ensuite reprendre la route. Tout autour, les rayons du couchant coloraient les environs d'un or fabuleux. L'astre diurne vint alors se planter juste entre deux épines osseuses, celles-ci paraissant le sculpter et le modeler à sa guise.

-Magnifique... murmura le journaliste en faisant le point.

Il continua sa séance de clichés jusqu'à ce que la luminosité ne le lui permette plus. L'église de face, de côté, de trois-quart, en contre-plongée et sous les angles les plus improbables. Cette bâtisse l'inspirait davantage à chaque nouvelle photo et mentalement, il écrivait déjà l'article qui les accompagneraient. Plutôt que son guide habituel, il contacterait cette fois-ci peut-être la revue Merveilles Disparues, qui le connaissait bien et lui achetait généreusement ses reportages. Peu importe, il n'aurait que l'embarras du choix ! A un moment donné, alors qu'il se tenait à genoux dans une pose acrobatique, une forme sur le sol apparut à la lisière de son champ de vision. Il se retourna vivement, craignant un chien sauvage ou un charognard quelconque. Mais après quelques secondes d'inspection, il ne trouva rien. Uniquement le vent lui soufflant ses particules de sable à la figure. On t'avais prévenu que cette foutue chaleur pouvait te jouer des tours. C'est pas la première fois que tes yeux déconnent après une journée de boulot en plein soleil. Et puis, dans ce bled lugubre, l'imagination peut facilement s'envoler...

L'air perplexe, il reprit néanmoins son travail. Sangro Làgrima ne lui avait pas encore livré tous ses secrets et il ne rebrousserait pas chemin tant qu'il ne l'aurait pas son dû. Et durant tout ce temps, l'air sec continuait à le fouetter, inlassablement, comme les flux et reflux de la marée érodent la pierre...

\*\*\*\*\*

Le journaliste ne prit même pas le temps de manger en rentrant à l'auberge, ce soir-là. Il grimpa dans sa chambre façon ascenseur propulsé à la nitroglycérine. Il n'eut d'œil ni pour les messages sur son cellulaire, ni pour quoi ce soit d'autre, hormis son appareil photo. A la hâte, il brancha les câbles correspondants sur son ordinateur et se jeta sur le logiciel de visualisation des photos. Ce dossier ne comporte aucun élément. Médusé, Mathieu fixait l'écran de son navigateur affichant le vide exaspérant de sa carte-mémoire. Il les avait pourtant bien prises, ces putains de photos ! Son hurlement, qui exprimait toute la rage et le dépit possible, résonna plusieurs minutes dans les couloirs de l'auberge. Le lendemain, il voulut discuter avec Barbiche ou un des vieillards d'Aceldad, histoire de confronter son expérience avec la légende, mais il ne trouva personne. Probablement les piliers de bar du bled devaient-ils se réveiller en fin de matinée, après les excès alcoolisés de la veille. Le résultat était le même : personne à qui raconter sa virée en « terres inconnues ». Alors, remâchant sa frustration, il alla trouver le constable du village. Celui-ci le reçut avec toute la cordialité possible, mais son visage exprimait un léger sarcasme, ce qui n'échappa pas au journaliste. Mais furieux, ce dernier ne voulait rien lâcher et tenta de persuader le constable Mendez de venir avec lui pour prouver ses dires. Qu'une forte chaleur ou un dérèglement magnétique ait effacé les photos, c'était plausible, mais il était certain en revanche que rien ne pouvait tromper ses propres yeux. Il avait admiré la ville mythique et sa sombre cathédrale ; cela, personne ne pouvait lui enlever ! Pas même un agent de la paix subtilement ironique. De son côté, Mendez ne débordait pas d'enthousiasme, mais n'avait rien contre non plus. Voilà qui le sortirait un peu de son bureau et de cette routine journalière de mots croisés sous la brise monotone du climatiseur. Sachant d'avance à quel résultat s'attendre, il prit néanmoins sa voiture de fonction et suivit le journaliste sur la piste de l'antique cité.

Et voilà qui le ramenait, lui Mathieu, en cet infernal vendredi après-midi. Il regardait le véhicule du constable s'éloigner dans un panache de fumée opaque. Durant le trajet, ils avaient parlé de tout et de rien, mais surtout pas de Sangro Làgrima, même si le journaliste en crevait d'envie. Il attendrait d'être arrivé à destination pour clouer le bec de Mendez, qui feignait royalement bien le détachement et la nonchalance. Mais il n'y eut aucun spectacle, aucune révélation, aucune exclamation tonitruante. Dix minutes plus tard, ce même homme l'avait quitté sur le bord de la

route, insinuant qu'il était un touriste crédule. Et c'était peut-être ce qu'il était, non ? Un touriste qui avait entendu trop d'histoires et dont le cerveau en effervescence avait manipulé les yeux... Sinon, à quoi pouvait bien rimer tout ce cirque ? Estúpido, tu crois vraiment que t'as pu découvrir en une journée un lieu légendaire que des siècles d'exploration n'ont pas réussi à localiser ? -Bande de couillons, je ne suis ni fou ni crédule, jura-t-il entre ses dents. Si je l'ai vu une fois, je la retrouverai, cette putain de ville ! Il fit le tour de sa Golf, attrapa puis arrima son sac à dos, tout comme la veille. Ce dernier était beaucoup plus lourd et volumineux, cette fois-ci. En plus des bouteilles d'eau, jumelles et autre boussole, il contenait un appareil photo argentique – pour compléter celui qu'il avait autour du cou – , ainsi que plusieurs appareils jetables. Une caméra légère faisait également partie du paquetage : s'il y avait bien quelque chose à voir, à graver sur la pellicule ou à filmer, il ne manquerait de rien. Ainsi, empruntant la même voie que le jour précédent, il agrippa la roche et débuta sa descente. Son esprit était si excité qu'il en oublia presque le caractère périlleux de l'escapade. L'éboulement de roches sous ses pieds le lui rappela.

Rrrrooach...

Un instant, il eut du mal à se rééquilibrer, tiré en arrière par le poids du sac. Puis, bandant ses muscles, il parvint à se maintenir et à se raccrocher à la paroi.

Bordel, comment je vendrai mes photos si ma cervelle se retrouve en bas au milieu des caillasses ? Profitant de ce moment pour éclaircir ses idées et ses mouvements, il se ressaisit en songeant à tout ce qui l'avait amené ici. Ça n'avait pas été une partie de plaisir, mais il ne baisserait pas les bras ! Rasséréiné par cette pensée, il poursuivit sa descente et franchit d'un bond les derniers mètres qui le séparaient du sol.

Sous la canicule, le désert espagnol lui faisait à nouveau face dans toute sa splendeur. Face à lui, loin devant, se dessinait le tracé du chemin menant à la ville. Elle n'était pas visible pour l'instant, mais il sentait qu'il n'avait qu'à souffler sur le voile illusoire pour la voir apparaître ; tel un talisman enseveli sous une primitive couche de poussière. « Sangro Làgrima round 2, me voilà ! » Il marcha sans s'interrompre pendant plus d'une heure, sans rien trouver de plus intéressant que de la poussière et du sable. Nulle bicoque abandonnée pour l'accueillir, nulle baraque écroulée pour jeter ses ombres séculaires sur lui. Aucune église de mort non plus, pas plus que de zombies accoutrés en conquistadores ou d'esprits haineux et éternellement voraces. Pourtant, c'était bien là, il en était persuadé ! La veille, il avait noté des points de repères précis. Tel amas rocheux semblant former un seau renversé, tel fragment métallique pointant à travers le sol, etc – un décor plus martien que terrien, aurait-on crû. Mais le plus notable était ce petit canyon, qui lançait ses premières dénivellations à quelques centaines de mètres à peine. Des bouquets d'amarante végétaient à ses pieds, comme la toison pédestre de quelque hobbit ayant grandi trop vite. Et si tu montais là-haut avec tes jumelles ? lança une petite voix dans son esprit. Sait-on jamais, peut-être que tu tournes autour comme un con depuis tout à l'heure... Mais étaient-ce bien ses pensées ou le timbre gémissant du vent ? Une vague accablante de chaleur le terrassa, à présent qu'il ne bougeait plus. Comme si toute sa fatigue et sa frustration s'étaient brusquement canalisées dans les rayons du soleil. Mais en cet instant, rien n'aurait pu le détourner de son but : il retrouverait la ville coute que coute ! D'un pas lourd et trainant, il s'approcha de la masse rocheuse. Il sentait les cieux en fusion du désert au-dessus sa tête. Ce dernier lui ôtait, semblait-il, toute force et détermination. Malgré tout, il agrippa une saillie pierreuse et entreprit comme il le put l'ascension de la face extérieure du canyon. Un geste fatigué après l'autre, de tractions en poussées laborieuses, Mathieu grimpa. Ses mouvements étaient gourds et machinaux ; presque ceux d'un robot. A vrai dire, il ne voyait pas vraiment les rochers devant ses yeux, ni les mains qui les saisissaient. Dans sa tête se mêlaient souvenirs et fantasmes, images vues et visions oniriques en un prisme désordonné et extravagant à la fois.

Un regard vers le haut ; soleil aveuglant, azur abyssal. Chaleur. Moiteur. Peau glissante...

Sangro Làgrima, au-dessus, en-dessous, dans le ciel, dans le sable. Sangro Làgrima et canyon se transformant en Everest. Lointain, inaccessible, sacré. Son voyage s'était peu à peu mué en une

sorte de quête initiatique pour lui seul, âme païenne en recherche de vérité dans le puits insondable des croyances et des superstitions. Sangro Làgrima était-il son Saint Graal personnel ? Et là, juste sous sa paume, n'était-ce pas les contours d'un crâne de... ?

Mais la question resta en suspens dans la matrice bouillonnante de son cerveau. Sous ses doigts, une prise se déroba et les phalanges s'arrachèrent à la roche. Il tomba lentement... bien trop lentement. Devant ses yeux exorbités de panique et de douleur anticipée, il pouvait « admirer » les moindres anfractuosités de la pierre, la texture sèche et striée de celle-ci, les faméliques touffes herbeuses et sèches s'accrochant aux parois. Contrairement à ce lieu commun bien connu, il ne vit pas sa vie défiler en accéléré, mais plutôt ses derniers lambeaux se dérouler au ralenti. Il n'aurait pas cru qu'une telle chute puisse être aussi longue...

Finalement, le sol vint à sa rencontre, de façon atrocement plus abrupte qu'il n'aurait pu imaginer. BRRROK.

Quasi-instantanément, un rugissement de damné éclata dans l'air immobile. Dans son heureuse malchance, il n'avait pas réussi à parcourir plus d'une dizaine de mètres, sans quoi la chute aurait été mortelle. Souffrant le martyr mais toujours lucide, il put identifier un os pointant à travers son jean. Une abondante et poisseuse rivière de sang s'en écoulait. Il n'avait que de vagues notions anatomiques, mais suffisamment pour faire son propre diagnostic :

-Putain, murmura-t-il la mâchoire crispée. Suis sacrément mal barré. Pourquoi, pourquoi, mais putain de pourquoi de merde, était-il venu ici tout seul ? Pourquoi n'avait-il pas conjuré au flic condescendant de le suivre ? Pourquoi n'avait-il pas pris un témoin ? Et pourquoi, bon Dieu de chiottes n'y avait-il pas de réseau dans un rayon de cinquante kilomètres ? Après tout, la fièvre du désert s'était peut-être bien emparée de lui. Sinon, pourquoi aurait-il tenté cette stupide escalade ? Il n'aurait pu choisir meilleur endroit pour avoir un pépin, perdu au milieu de rien. Il avait fait quelques recherches sur la région d'Almeria, avant d'y mettre les pieds. C'était ici qu'avaient été tournés bons nombres de westerns spaghettis ; Éden désertique aussi sauvage et grandiose qu'hostile. Sergio Leone et Clint Eastwood y avaient traînés leurs santiags et on dit que certains membres des équipes de tournage avaient eu fort à faire avec la faune locale. Cumulé aux climats magmatiques et à la sécheresse, ce coin pouvait être une bonne définition de l'Enfer sur terre, malgré sa beauté. Un homme blessé pouvait rejoindre la faucheuse en moins d'une heure, s'il croisait la route d'une meute de chiens sauvages, par exemple. Ici, les vautours et autres charognards ne faisaient pas uniquement office de décor pour films... Mais quel trou du cul, quand même ! J'ai même pas de trousse de première urgence sur moi. Soudain, quelque chose – un éclat, un mouvement, n'importe quoi – attira son attention, juste en face de lui. Il n'aurait su dire ce qui avait capté son regard ou si la douleur le faisait délirer, mais un déclic se produisit et ce qui n'était pas la seconde précédente fut. Cela commença par les contours encore imprécis d'un moyeux de charrette abandonnée, comme si celle-ci prenait naissance en sortant lentement du sol. Puis, quelques mètres plus loin, des liserés vagues qui suggéraient des formes de toits... Ensuite vint l'esquisse des bâtiments qu'ils surmontaient. Tout cela apparaissait graduellement, de façon tout juste perceptible et comme en ondulant sous les chaleurs infernales. Mathieu n'avait jamais été témoin de mirages, mais c'est ainsi qu'il se les représentaient depuis toujours. -Je t'ai retrouvé, murmura-t-il à la cité en train de se matérialiser sous ses yeux ébahis. La douleur se fit quelques instants moins mordante, du moins son esprit ne focalisait-il plus dessus. Au jugé, il devait se trouver environ à moins de deux cent mètres. Cent cinquante, peut-être. Renonçant à se confectionner une attèle de fortune, il préféra utiliser ses ultimes forces pour ramper jusqu'à l'apparition. Peut-être mourrait-il là, mais il ne partirait pas sans avoir contemplé Sangro Làgrima une dernière fois. Alors, il se mit en position et se prépara à la traversée. Chaque reptation lui arrachait un cri désespéré, mais il n'en poursuivait pas moins son avancée. Par moments, la douleur était si violente qu'il se sentait sur le point de s'évanouir. A d'autres, c'étaient d'atroces nausées qui lui mettaient l'estomac au bord des lèvres. Mais à chaque fois, le flot de bile lui remontait la gorge sans aller plus loin et il ne perdait pas connaissance. Un supplice en vagues exponentielles. Eh, j'ai

pas désinfecté ma plaie, et encore mieux : je la roule dans le sable et la poussière ! Mon toubib serait bien fier de moi, ah ah ! Avancer, avancer, l'important était de ne pas s'arrêter. Malgré la fournaise sans fin dans laquelle il évoluait, malgré son corps meurtri, malgré son esprit perdant peu à peu toute cohérence. La seule pensée vaguement sensée dont il était capable était la même depuis le début de son escapade : Sangro, revoir Sangro Làgrima, Sangro Làgrima, etc.

Avancer, plus rien d'autre ne comptait...

Avancer.

Enfin, au bout d'un temps qu'il n'aurait pu déterminer, il arriva à destination. Il déboucha cette fois-ci directement devant le sombre édifice d'ossements. Du sol, l'angle de vue rendait l'église plus impressionnante et menaçante que jamais. -Ainsi c'est bien vrai, prononça le journaliste à voix haute, on voit bien Sangro Làgrima dans les derniers moments de notre vie...

Son état ne laissait plus aucun doute, la fatigue et les conditions climatiques extrêmes ne faisaient qu'accélérer les choses. Le trépas était proche. Durant sa lente progression, il n'avait pas une seule fois lâché la ville du regard. Celle-ci était maintenant parfaitement « formée » et visible, aussi réelle aux yeux de Mathieu que les rapaces dans le ciel. Mué de stupeur devant la grâce mortuaire de la bâtisse, il hésitait entre appréhension et indifférence à son propre sort... Si les légendes étaient vraies, pourrait-il rencontrer les fameux « esprits » avant de rendre son dernier souffle ? Il n'était pas déraisonnable de croire que dans un lieu comme celui-ci...

Mais un mouvement furtif le tira de ses pensées de mourant. Il obliqua rapidement la tête vers sa gauche. Au début, il ne comprit pas vraiment ce qu'il voyait, mais à mesure que la forme évanescence se précisait, il réalisait progressivement les implications de cette vision.

-Seigneur...

La silhouette fantomatique qui gagnait en substance devant lui était celle d'un homme d'une trentaine d'années. A genoux dans une pose acrobatique, celui-ci prenait des photos. Subitement, il se retourna vers Mathieu allongé sur le sol, puis reprit son appareil d'un geste nerveux et agacé, comme s'il venait de chasser une mouche. Tournant lui-même son visage vers le sujet de photographie de son double-mirage, il admira une nouvelle fois l'église. Bordel, c'était ça que j'ai « vu » hier... est-il possible que mon esprit ait pu « sentir » quelque chose ou ait voulu « m'avertir » d'un danger à venir ? Il éclata alors de rire devant la funeste absurdité de la chose. Lui-même se voyant se regarder, dans une ville-fantôme cachée au fond du désert ! Et pourquoi pas un lézard géant faisant du surf sur un tank jaune fluo ? La crise de rire se mua en sanglots. Sa vue se brouilla légèrement – son lui-même de la veille n'était déjà plus visible. Le froid engourdit peu à peu ses membres... ce froid que ne réchaufferont jamais tous les degrés du désert. Mathieu Lucas ferma les yeux, gagné par une intense fatigue, mais aussi une sensation d'apaisement si intense qu'il aurait aimé en profiter plus longtemps. Quand il les rouvrit cependant, des visages se tenaient au-dessus lui. Les visages de tous les morts de Sangro Làgrima, le dévisageant comme le nouveau voisin qu'il allait bientôt devenir pour eux. Ils bougeaient les lèvres, mais aucun son n'en sortait. Leur apparence même était légèrement troublée ; hommes et femmes en sépia évoluant dans un décor aussi stérile que leur « existence ». Toutefois, ils étaient si insistants dans leur discours muet que Mathieu fit un effort pour lire sur leurs lèvres :

« Les... entendez... vous ? Ils... arrivent... pour... vous... »

« Vous... avez... suivi... le... même... chemin... que... le... prêtre... l'orgueil... est... pêché... »

« Ils... vont... vous... emporter.. comme... cette... ville... »

A l'orée de la mort, le journaliste pâlit en saisissant les sens de ces paroles. Et effectivement, une rumeur stridente, sourde et emplie de haine pure, gagna peu à peu en intensité. Tandis que des nuées sombres commençaient à teinter les cieux de leur rage impie, son regard se tourna à nouveau vers l'église. Le macabre édifice qui était le point de mire du village. La croix de façade suintait de sang. Goutte à goutte crépusculaire semblant marquer le passage du temps. Bizarrement, cette image lui apportait un étrange réconfort, confinant à un sentiment d'achèvement et de sérénité. Dans un cadre comme celui-ci, avec cette hémoglobine perlant lentement des ossements, il aurait presque pu

mourir l'esprit tranquille. Il aurait juste aimé pouvoir témoigner, partager son secret... Ce fut la dernière image qu'imprimèrent ses rétines. L'instant d'après, son âme et son corps furent littéralement consumés par les esprits en furie. Tel un hommage à cette vie détruite, une unique goutte écarlate vint s'écraser dans le sable... telle une larme.